

# CORMELLES DANS LA TOURMENTE



Exode JUIN 1944:  
Caen (14) direction Cormelles le Royal  
Mmes: Launay Madeleine (Jamet),  
Juin Madeleine (Lizoret)  
Launay Renée (Juin),  
Fortin

Didier LIZORET



# CORMELLES DANS LA TOURMENTE

1939-1945

CORMELLES LE ROYAL  
30 JUILLET 1995

PHOTOGRAPHIE DE LA PAGE DE COUVERTURE: 1 ère femme: Mme Jamet Madeleine, l'enfant: Madeleine Juin épouse  
Lizoret, 2 ème femme: Mme Juin René, 3 ème femme: Mme Fortin  
Photographie: Musée de la bataille de Normandie .BAYEUX.

# 1944-1994

1944- 1994, 50 ans. Cinquante années commencées dans la douleur un 6 juin 1944, lors du débarquement allié sur nos côtes normandes. Cinquante années de paix qui nous ont été données par ces milliers de soldats anonymes qui reposent dans les cimetières militaires des différentes nations qui ont combattu le nazisme.

Pour fêter ce cinquantenaire, quelques Cormellois ayant vécu cette période ont bien voulu raconter leurs souvenirs dans le but de récupérer le maximum de témoignages et ainsi permettre la création d'une exposition intitulée "CORMELLES DANS LA TOURMENTE 1939-1945 " qui a connu un énorme succès.

Pour ne pas laisser au fond d'une boîte d'archives ces divers récits, ces témoignages individuels ont été retranscrits intégralement dans ce livre.

Seul, le récit journalier de l'exode de M. OBLIN Léon provient d'un texte écrit par lui-même et qui m'a été donné par sa fille, Mme VERGY. Il est reproduit ici dans son intégralité et sans modification.

Je remercie tous les anciens Cormellois pour ces souvenirs qui ont été recueillis, exposés, puis écrits, et qui permettront de faire connaître et comprendre à tous les Cormellois d'aujourd'hui ce que fût la période 1939 - 1945 à CORMELLES.

D. LIZORET.

# CORMELLES en 1941

La population de Cormelles est de 548 habitants dont 158 électeurs.  
La fête patronale est ST MARTIN.

**Maire** : Monsieur OBLIN Paul

**Maire adjoint** : M. FOSSARD

**Conseillers municipaux** : DELAFONTAINE, HAUSSY, PLISSON, GASNIER,  
LERAT, BRIENT, AUMONT, AUVRAY, DURANT, PAGNY.

**Secrétaire de Mairie** : MARIE F.

**Curé** : BRIARD A.

**Garde-champêtre** : BEAUMONT

## ENTREPRISES :

Afficheur : BEAUMONT

Boucher : BOUVET

Cabaretier : PAGNY, LEBRET, RUELLAU

Charpentier : MARIE Louis, TAILPIED

Chaudronnier : LECORNU

Coiffeur : PASQUIER, GAUTIER

Cordonnier : JARROSSAY

Couturière : VALDESTIN, ADELINÉ

Dentellière : Melle ANNE

Éleveurs : WISKIRCHEN- BRUNET

Entrepreneur de Maçonnerie : PLISSON

Jardinier : EUSTACHE

Matelassier : LÉCONTE

Menuisier : MARIE Louis

Épicerie-Tabac : LEBRET

Tonnellier : MARIE Louis

HAMEAU : LA GUERINIÈRE

## TEMOIGNAGE DE :

- Mr FURET
- M<sup>elle</sup> QUESNOT
- Mr JAMET Henri
- Mr JAMET Bernard
- Mr CHEMINADE Marie-Jean
- Mme OBLIN
- Mr DELAFONTAINE
- Mr LAY Louis
- Mr et Mme DORION

- Réunion des anciens Cormellois sur 1939-1945

- Témoignage écrit de Monsieur Léon OBLIN sur l'exode d'une partie des Cormellois.

## TEMOIGNAGE DE : **Mr FURET.**

Je suis arrivé à CORMELLES, en 1941 pour habiter au Château de la Guérinière où je travaillais comme jardinier. Ma femme s'occupait de la basse-cour.

Ces années de guerre ont été très dures. Les officiers allemands qui occupaient deux chambres au château ainsi que les soldats étaient très corrects avec la population. Pour le ravitaillement, on allait jusqu'à TROARN à vélo, chez un boucher pour ramener quelques morceaux de viande et on cultivait les légumes dans le potager. Une des corvées que l'on était obligé de faire, consistait à monter la garde des voies ferrées jusqu'à MEZIDON. Une ou deux fois pendant ces gardes, des avions anglais nous ont bombardés.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, nous avons entendu au loin la canonnade et les Allemands du château nous ont prévenus qu'un débarquement avait lieu sur la côte. Un peu plus tard, dans le ciel on pouvait voir sur la côte les "saucisses" qui devaient servir d'observatoire. Avec mon frère, pour protéger la famille, on avait creusé une tranchée qui servait aussi à certains Allemands lors des bombardements.

Lorsque l'ordre d'évacuer nous fut ordonné par les Allemands, nous n'avons pas voulu exécuter cet ordre. Arrivés sur la place du commerce, ne sachant où aller, nous avons décidé de revenir au château.

Peu de temps après, lors d'un bombardement, nous nous sommes protégés ainsi que des soldats allemands dans la tranchée, lorsqu'un S/S est arrivé. Il voulait nous tuer tous. C'est à ce moment qu'un Allemand est sorti de la tranchée pour parler au S/S.

Après quelques minutes de peur intense, celui-ci est reparti. Le soldat allemand qui nous a sauvés était un prêtre. Cet épisode qui aurait pu être tragique est arrivé le même jour que le massacre de la famille DUHOUX. (19 au 20 Juillet 1944).

A l'arrivée des Canadiens à CORMELLES, j'étais chez WIESKIRCHEN, rue de l'église, avec un de mes frères pour récupérer mes chevaux qui se trouvaient dans les box de l'écurie. En sortant de la cour, les canadiens sont arrivés en blindés (2 voitures) dans la rue de l'église, où ils ont rencontré une traction allemande. Un bref combat eu lieu qui nous obligea à faire demi-tour dans les écuries. C'était une patrouille, le gros de la troupe arrivant le lendemain 20 Juillet. C'est certainement cette patrouille qui trouva refuge dans la cave de Madame BOURROT, rue de

l'église, pendant que les Allemands perquisitionnaient la maison, cette femme était restée tout le temps de la perquisition debout sur la trappe, cachée par un tapis.

Après la prise de CORMELLES, par les Canadiens, les Allemands nous ont bombardés au château de la Guérinière. Dans la cour, près du lavoir, qui était composé de trois bacs d'1 m<sup>3</sup> environ, 16 Canadiens faisaient leur toilette, ma femme se trouvait à proximité quand soudain des obus tombaient tout autour. des Canadiens ont pris ma femme et l'ont mise à l'abri dans l'un des bacs, un obus a explosé sur le foyer du lavoir blessant tous les Canadiens, seule ma femme fût indemne.

Vers le 6 ou 8 août 1944, une vague d'avions nous a survolés. J'étais avec des Anglais à discuter dans la cour du château lorsque tout à coup, ils m'ont dit de me cacher, ce que je fis aussitôt. Les bombes explosaient partout. Au bout de la tranchée, un camion a explosé avec deux soldats à l'intérieur. Plus loin, un autre a été touché et lorsqu'il prit feu, a communiqué celui-ci au château.

Ce sont là, les quelques souvenirs qu'il me reste de cette triste époque.



## TEMOIGNAGE DE :

# Melle QUESNOT

J'ai appris que nous étions en guerre pendant mon travail, comme beaucoup. Nous étions tous bien tristes de devoir recommencer une guerre. Dans ma famille, mes cousins ont été mobilisés ainsi que mon frère aîné, mais comme lui était soutien de famille, il est resté à la maison. Pendant la période dite de drôle de guerre, on écoutait les informations, même si celles-ci ne disaient pas grand chose sur la réalité exacte. Après le déclenchement de la véritable guerre au mois de mai 1940, nous avons pu en voir les premiers signes, en regardant au nord-est en direction de ROUEN. Un immense nuage noir indiquait que les raffineries brûlaient.

Les Allemands sont arrivés à CORMELLES vers 5 h 30 en rangs serrés, le long de la route, pour aboutir sur la place du commerce. On avait tous très peur.

Ensuite, la vie s'est adaptée aux restrictions et aux corvées. Ma mère avait préparé pour les alertes, un sac de toile dans lequel elle mettait tout ce qu'elle avait besoin. La nuit, ce sac était au pied du lit, prêt à être emmené dans l'abri que l'on avait confectionné dans la cave de la cour.

Je travaillais dans une maison d'alimentation qui se trouvait à l'emplacement actuel du magasin C & A de CAEN Boulevard Maréchal Leclerc. Malgré cela, je ne pouvais pas avoir tout ce que je voulais en raison du rationnement. Mes patrons déjà âgés et se déplaçant difficilement, avaient un garçon qui faisait le commis. Son rôle entre-autre, était d'inscrire les personnes qui venaient acheter de l'alimentation, celles-ci sachant qu'elles ne pouvaient acheter ailleurs, une fois inscrites. Le magasin touchant la marchandise en rapport avec le nombre d'inscrits. Tous les mois, les gens devaient aller retirer leurs tickets dans les mairies. Dans les grandes villes comme CAEN, il y avait des queues de plus de deux heures. Ensuite, lors de l'achat, il fallait donner la carte afin d'enlever le coupon correspondant. A certaines distributions de tickets, nous repartions sans puisqu'ils étaient manquants. Certaines denrées pouvaient s'acheter sans ticket. On vendait ( et mangeait) surtout des pommes de terre, les grossistes en légumes n'étant pas approvisionnés comme il le fallait. Tout ou presque partait pour les allemands. On avait bon nous dire, "*Oh! Donnez-moi un petit peu de ceci ou de cela*", c'était impossible. Je me rappelle qu'une cliente venait de temps en temps de BAVENT dans l'espoir d'avoir la valeur d'une tasse à café de thé qu'elle échangeait contre de la viande qu'elle se procurait à ses risques et périls. On utilisait beaucoup d'ersatz pour remplacer les produits manquants. Lorsqu'il arrivait que l'on pouvait

disposer d'un petit surplus, les responsables du magasin le gardaient pour eux, en m'en faisant profiter un tout petit peu.

De 1940 au début de 1941, il a existé sur CORMELLES un camp de prisonniers français.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, nous avons entendu les canons qui tonnaient au loin. Puis Mr OBLIN Paul, Maire, est passé dans la commune annoncer qu'il était interdit de sortir de chez soi. La nuit du 6 au 7 juin, nous l'avons passée dans la propriété de Mr AUVRAY (actuellement la maison du pharmacien, place du commerce). Derrière sa maison, il y avait un petit bois avec un souterrain qui traversait la rue des marches pour aboutir dans un autre bois. Nous nous en sommes servi dans le but de nous protéger. Ensuite, nous avons dormi dans le bas de la vallée, dans une cave près de la rue des verts près, puis chez Mr et Mme DELAFONTAINE. Pendant ces journées, une soupe populaire pour la population était distribuée à la ferme de Mr OBLIN Paul. A partir de ce moment, les Allemands ne sympathisèrent plus du tout avec la population. Les troupes sur place sont passées des anciens aux jeunes avec des S/S dans les derniers jours.

Nous étions chez Mr DELAFONTAINE, quand l'ordre d'évacuer a été donné. La soupe qui était en cours de préparation pour le midi a été jetée dans le jardin. Mon père conduisait une charrette de Mr DELAFONTAINE, ma mère une petite charrette et moi j'avais mon vélo. Ce départ, jamais je ne pourrai l'oublier. Nous sommes donc partis, avec Mr DELAFONTAINE, chez ses cousins à OUILLY-LE-VICOMTE ainsi que sa locataire et un autre couple pour terminer cet exode à la HOGUETTE. C'est dans cette commune que nous avons rencontré pour la première fois les alliés. On était couché dans des hangars lorsque les alliés sont entrés mitrailleuse au poing.

Pour le retour, il fallait passer par la ville de FALAISE. La plupart du groupe a voulu manger avant de traverser la ville. Mme DELVAL, ses enfants et moi-même avons préféré traverser aussitôt. Nous avons pu traverser FALAISE, mais le reste du groupe est resté bloqué 8 jours pour permettre aux renforts alliés d'avancer.

A notre retour, nous avons constaté que la maison n'avait pas été détruite, mais bien endommagée. Il y avait plusieurs trous dans les murs, que les propriétaires ont fait reboucher et nous avons retrouvé nos meubles en partie. Nous avons ainsi retrouvé le linge que l'on avait enterré dans des lessiveuses dans le jardin.

Quelque temps après, Mr DELAFONTAINE allait avec un tombereau chercher à la pyrotechnie, ancien centre de ravitaillement de l'armée allemande, des sacs de pommes de terre et du charbon. Cela nous a permis de nous chauffer un hiver complet.

## TEMOIGNAGE DE :

# M. Henri JAMET

En 1940, à l'arrivée des Allemands, la panique aidant, on entendait dire : "*les jeunes, ils les envoient en Allemagne pour les fusiller*". Alors, avec le fils du garde champêtre, nous avons préféré prendre la fuite. Partir n'importe où. Nous avons donc enfourché nos vélos en direction de Bayeux, c'est à dire du côté des Allemands. Lorsque nous sommes arrivés près de VIRE, épuisés, nous avons décidé de dormir dans un champ. En pleine nuit, un tintamarre nous réveilla pour ensuite être éclairés par les phares de ce qui semblait être des voitures. En fait, c'était surtout des chars. Voyant cela, nous avons voulu regagner Caen, mais cela était impossible. Les Allemands voulaient bien que l'on continue notre route, mais pas en direction de Caen. Sans arrêt, ils nous demandaient nos papiers. On commençait à avoir faim, quand arrivant devant un commerçant boucher de Vire, celui-ci regardant les Allemands passer, les mains remplies d'andouille, nous dit : "*eh les gars! En voulez-vous?* " Et tout en demandant il joignit le geste à la parole. Pour chacun, environ 1 mètre d'andouille que l'on accrochât aussitôt sur les guidons de nos vélos. Ensuite pour revenir sur CORMELLES, nous avons été obligés de passer par la MAYENNE.

A CORMELLES, les Allemands installés dans la commune ne nous inquiétaient pas. Pour la plupart, c'était d'anciens soldats de 1914/1918. Ma mère a travaillé pour eux à la pyrotechnie qui servait de base de ravitaillement. De temps en temps, elle ramenait de quoi manger. Il arrivait que ces Allemands viennent écouter les informations sur le poste de radio de la maison. Mais comme ils se méfiaient tous, les uns des autres, ils venaient toujours seul écouter radio-Londres. Lorsqu'ils entendaient le pas des autres Allemands dans la rue, ils cachaient en vitesse le poste afin de partir tranquillement. Presqu'aussitôt, ils étaient remplacés par un autre. Le comportement de ces soldats allemands n'avait rien à voir avec celui des S/S.

Un jour, mon frère Bernard a volé une mitraillette dans le bois de Mme BOURROT, rue de l'église. Les Allemands à ce moment là, mettaient leurs fusils en faisceau dans le bois, lors du repos. Bernard, en rampant, réussit à voler une de ces mitraillettes. Arrivé à la maison, voulant montrer comment elle fonctionnait, il s'installa près de la fenêtre qui donnait sur l'herbage en face, où on avait mis un seau plein d'eau. Il nous expliquait comment tirer au coup par coup ou par rafale. Pour cela, il y avait un bouton qu'il fallait déplacer afin de choisir la cadence de tir. Après avoir refermé la fenêtre et lui avoir demandé si la mitraillette était bien déchargée, j'entendis une détonation. Tout en répondant par l'affirmative à ma question, il avait appuyé sur la

détente de l'arme. Malheureusement, il restait une balle engagée dans la culasse. La balle a traversé le gros tricot que je portais sans me toucher, l'espagnolette de la fenêtre, et finit sa course dans une planche de bois. La colère m'ayant pris, j'ai confisqué la mitrailleuse, que j'ai donnée à un copain qui chassait le sanglier contre 10 paquets de cigarettes après la guerre.

Ma classe militaire devant partir à l'armée, j'ai préféré monter à PARIS en clandestin. Quand j'écrivais à ma femme, j'étais obligé d'envoyer mon courrier et de l'argent à des amis qui les lui transmettaient, de peur d'être dénoncé si ces lettres étaient arrivées chez elle. Malgré les précautions, j'ai été pris dans une rafle et envoyé sur l'un des chantiers de l'organisation TOLDT. Dans mon malheur, j'ai eu de la chance puisque j'ai été envoyé à CAEN pour travailler à COURSEULLES sur le mur de l'atlantique. Le travail consistait à faire une tranchée de COURSEULLES jusqu'à ARROMANCHES, profonde de sept mètres et large de quatre mètres pour empêcher les chars de passer. Cela ne servit à rien, car lorsque les alliés ont débarqué, ils ont jeté un char la tête la première dans la tranchée, afin de permettre à tous les autres de passer dessus. Lorsque, je suis arrivé pour la première fois à COURSEULLES, j'ai entendu mon prénom. C'était un ancien copain de travail de l'entreprise de bâtiment "Plantivault" de CORMELLES. Il travaillait sur le site pour cette entreprise. Après lui avoir expliqué les raisons de mon arrivée et mon désir de m'échapper, celui-ci m'expliqua que ce n'était pas mon intérêt. J'avais là, le meilleur moyen de régulariser ma situation, qu'il fallait pour cela, que le lendemain à l'embauche, j'accepte de travailler pour l'entreprise Plantivault, ce que je fis bien évidemment. Tous les samedis, je pouvais donc rentrer sur CAEN pour y passer le dimanche. Je prenais pour cela le petit Décauville le long du canal de OUISTREHAM à CAEN jusqu'au jour du 6 juin 1944.

De cette journée, j'en garde un souvenir mémorable. Le 6 juin, c'était un mardi. Le lundi, comme souvent, je ne suis pas allé travailler sur le chantier. Je ne suis donc parti de Caen que dans la nuit du 5 au 6 juin pour retourner sur le chantier de Courseulles. Donc, cette nuit du 5 juin, je me trouvais à l'intérieur du Décauville (petit train) aux alentours de BENOUVILLE, quand on aperçut les premières lueurs des tirs d'obus et des bombes. Puis le ciel s'est couvert de parachutistes qui, tout en descendant, tiraient sur des allemands. J'ai été obligé de descendre très vite du Décauville pour retourner sur CAEN par mes propres moyens. Je traversais les champs en me protégeant dans les trous d'hommes que les Allemands avaient creusés pour se protéger. Il m'est arrivé, en plongeant dans l'un de ces trous, d'entendre les balles qui frappaient les corps des Allemands tués. Quand on entend ce bruit, il reste gravé dans la mémoire à jamais. J'ai gardé un souvenir terrible de tout cela. Parfois, les Allemands me mettaient en joue pour me demander mes papiers. Comme j'étais presque nu, puisque j'avais perdu une grande partie de mes vêtements pendant le trajet, ils pensaient que j'étais un parachutiste perdu. J'étais comme un fou. De temps en temps, il y avait une balle traçante qui frappait un parachute, l'enflammait en

faisant tomber le malheureux parachutiste. Ensuite, j'ai pris la direction de la rue de geôle, où je suis arrivé vers les trois heures de l'après-midi. Mon bonheur était immense d'être arrivé à CAEN en ayant échappé aux bombardements, lorsqu'un obus éclata et tua plusieurs personnes. L'appartement où j'habitais, rue Montoir poissonnerie à CAEN a été détruit dans le premier bombardement. Il restait simplement le pot de chambre de mes enfants qui posait sur la cheminée. Seul un pan de mur restait debout jusqu'au 4<sup>ème</sup> étage. Nous avons tout perdu, meubles, linges, photos etc. On avait simplement quelques affaires et le landau pour aller chez les parents de ma femme, rue st-pierre, près de la rue froide.

Pour aller de CAEN à CORMELLES, avec les bombardements, ce n'était pas facile. Il fallait traverser la rivière et avec tous les ponts coupés, la seule possibilité était de passer sur la passerelle à piétons de Vaucelles. Malheureusement, ce jour-là, nous n'avons pas pu, la passerelle étant elle aussi, détruite. Alors nous avons traversé la prairie sous des trombes d'eau, le landau sur le dos, l'enfant dans les bras de ma femme, ma fille dans une petite poussette que poussait mon beau-père. Nous avons été dormir dans le bois de MALTOT. Nous étions dans ce bois, lorsqu'un avion, touché par la D.C.A., nous a survolé et largué ses bombes sur nous. Heureusement, sans dommage pour ma famille. Ma belle-mère m'a demandé de retourner chez elle pour essayer de récupérer de l'alimentation qui pouvait avoir été oubliée dans l'appartement. Arrivé rue St Pierre, je me suis dit que j'irais bien voir les dégâts de la rue St Jean. Ce que je fis. C'était une vraie fournaise, des blessés partout, la croix rouge, cela sentait la charogne et la viande brûlée. J'allais m'en retourner lorsque j'entendis sur la mer, un gros boum, un sifflement, une explosion et le clocher de l'église St Pierre volait en éclat. Le bassin au pied de l'église, avec quelques poissons rouges s'est rempli de gravats. Aussitôt, je me suis enfui rue St Pierre, où à peine arrivé près de la rue froide, j'entendais encore les cailloux tomber par terre.

Pour rejoindre CORMELLES de MALTOT, il fallait toujours traverser l'orne, ce que nous avons fait dans un endroit où il y avait plus de vase que d'eau. C'est là que nous avons abandonné les parents de ma femme pour ma famille à CORMELLES où nous sommes restés environ 1 mois avant de partir en exode.

Un soir, lors d'un bombardement sur CAEN, alors que les avions volaient à environ 100 m d'altitude, sur le champ de course situé sur le terrain de la Guérinière de CORMELLES, se trouvaient des canons antiaériens allemands qui réussirent à abattre un avion allié. Aussitôt, les autres larguèrent leurs bombes sur les batteries de D.C.A.. De la fenêtre de notre maison, on pouvait voir les explosions et les canons sauter en l'air. Le lendemain, nous sommes allés voir les dégâts et constater que des allemands avaient été tués.

Pour nous protéger des bombardements, nous avons construit dans l'herbage en face de chez ma mère un abri assez hermétique. Seul deux tuyaux dépassaient pour

l'aération, et c'est par l'un de ces tuyaux que lors d'un bombardement, ma femme reçut dans son dos un éclat de tuile. Nous avons tous eu très peur, puisque l'on pensait à un éclat d'obus. Nous qui revenions des bombardements de CAEN, ceux de CORMELLES n'étaient rien en comparaison. Nous étions rodés.

Vers le milieu de juillet, les Allemands nous ont ordonné de partir. La famille n'a pas voulu suivre le camion du maire, Mr OBLIN Paul. Il avait pris une voiture avec des chevaux remplie de ravitaillement, en demandant aux Cormellois de l'accompagner. Mais il voulait passer par la route de Paris et nous n'y tenions pas. Nous voulions passer par les chemins de campagne, comme cela avait été dit à la radio. Sur les routes, les avions à deux queues mitraillaient tout le monde. Ils nous ont fait souffrir ces avions. Ils tiraient partout dans toutes les foules. L'exode consistait à aller de carrefour en carrefour ou de village en village, où l'on nous disait : *"vous couchez là, on va vous donner à manger et un ticket d'alimentation pour manger le lendemain à midi à tel endroit."* Généralement, ce lieu était situé à une dizaine de km plus loin. Là, on s'entendait dire la même chose, c'est comme cela que l'on avançait. Nous avons fait ainsi 444 Km à pied.

Un jour, près de TRUN, lors d'un mitraillage, ma femme et mes enfants avaient réussi à trouver un refuge dans une grange, un de mes fils, resté près de moi, se mit à courir pour les rejoindre, ce qu'il fit sans problème. J'avais à mes côtés deux ou trois femmes qui cherchaient à se protéger du mitraillage. Les balles des mitrailleuses éclataient au sol, lorsque l'une des femmes reçut une vingtaine de petits éclats dans les seins. Je me suis relevé pour courir vers l'abri, les balles me rasant de près. En voulant rentrer par la porte de la grange, je me suis cogné le genou contre le mur avec une telle violence que celui-ci a été ouvert profondément. J'ai été transporté à l'hôpital où j'ai été opéré. C'est ainsi que nous avons été séparés du reste de la famille. Après les soins, nous avons repris l'exode. Dans les villages qui recevaient les réfugiés, nous pouvions voir sur les panneaux d'affichage que notre famille nous précédait. Nous avons terminé l'exode à 5 km les uns des autres sans le savoir.

Après être restés là-bas presque 1 an et demi, puisque nous avons perdu notre logement sur CAEN et qu'il n'était pas possible d'en trouver un à CORMELLES, nous sommes rentrés lorsque des baraquements ont été construits sur le site de Cormelles dénommé "Tonneauville". Le maire de CORMELLES ayant réussi à obtenir par écrit du maire de CAEN, qu'une dizaine de Cormellois soient relogés en échange de terrain.

De retour à CORMELLES, j'ai repris mon emploi chez Plantivault. A cette époque, tout le monde faisait le même métier : Terrassier. Il y avait tellement à déblayer. Je me rappelle que tout le monde chargeait le camion du même côté, à droite. Alors pour remédier au problème et faire en sorte que le camion soit chargé correctement, ceux qui acceptaient de charger à gauche recevaient un sou de plus. Je partais à vélo au travail, mais comme il n'y avait plus de pneus, il fallait se débrouiller. On mettait sur les jantes, soit des tuyaux d'arrosage, soit des rondelles de chambre à air,

emboîtées les unes dans les autres sur un fil de fer. Le tout tendu faisait office de pneu.

Ensuite, petit à petit, la vie reprit un rythme normal.

TEMOIGNAGE DE :

## **M Bernard JAMET.**

Mes premiers souvenirs de guerre sont les mitraillages que l'on entendait par-ci, par-là, puis une bagarre entre Français et Allemands du côté de la route de Falaise. Sur CORMELLES quelques bombes incendiaires tombèrent. Alors, pendant les alertes, on allait se réfugier sur la piste de course de chevaux qui se trouvait sur le chemin de Bras.

Des Cormellois se trouvaient au front: il y avait Gosset, Bevolot, Lerat parmi d'autres ainsi que mon frère Auguste JAMET. En 1940, il était sur le front de la SOMME où il a été fait prisonnier pour être emmené à PARIS. Il réussit à s'évader pour vivre en clandestinité toute la guerre dans cette ville.

Les hommes partis au front, ce sont les femmes, les adolescents et les personnes âgées (qui travaillaient jusqu'à 75 ans) qui travaillaient aux champs.

Les premiers Allemands sont arrivés sur la place de CORMELLES (place du commerce) pour demander aussitôt, des locaux à la mairie, réquisitionner toutes les grandes propriétés, granges, fusils, chevaux, bétail et véhicules. Les Cormellois regardaient leur arrivée par l'entrebâillement des portes et des fenêtres, puis petit à petit, les jours passant, ils prirent l'habitude de les voir.

Les Allemands installèrent une cantine en face du 32 rue du calvaire dans un baraquement. Les box à chevaux qui se trouvaient dans le champ (appartenant à l'écurie rue de l'église) servaient de réserve à pommes de terre, 30 à 40 tonnes environ. Je me rappelle que je passais à travers le trou d'aération du box pour voler des pommes de terre. Jusqu'au jour où je me fis prendre et courser par un Allemand. Celui-ci tirant (en l'air, je présume, sinon je serai mort) plusieurs coups de feu sans m'atteindre. Les quelques kilos de pommes de terre finissant dans les orties.

Dès juin 1940, la pyrotechnie a été transformée en camp de prisonniers pour les Français où 1500 d'entre eux seront employés pour des travaux divers aux alentours. Ils sortaient du camp le matin pour rentrer le soir, accompagnés par de vieux soldats allemands. Ceux-ci, pendant la garde, envoyaient les enfants à l'épicerie chercher des litres de cidre pour remplir leurs bidons. Bien évidemment, le soir, ils étaient saouls.

Après l'installation des Allemands, la commune retrouva sa tranquillité, la vie quotidienne s'organisant.



Madame BOURROT qui habitait rue de l'église en face de l'actuelle mairie, s'occupait beaucoup des enfants de la commune. Le jeudi, jour de repos scolaire, on allait jouer dans le parc de la maison où elle nous servait une collation en fin d'après-midi.

Les déplacements s'effectuaient à pied ou à vélo, il fallait avoir sur soi en permanence, un laissez-passer. Le couvre-feu était en vigueur à partir de 21 h 00. Les vélos étaient à pneus pleins jusqu'en 1943 puis à partir de cette année, devant l'impossibilité d'en obtenir, ceux-ci étaient fabriqués avec des rondelles de chambres à air que l'on enfilait sur un fil de fer. Le tout, tendu sur la jante, faisait office de pneu.

A l'école il y avait deux classes, pour tous les cours du primaire. Trois cours et 30 élèves environ par classe. L'institutrice était Madame BICHOT et la directrice Madame POTIER. Pendant la classe, sur ordre du gouvernement de VICHY, de temps en temps on allait chercher des doryphores dans la plaine. On partait avec de grandes cannes à lait qui servaient de récipient pour mettre la récolte des doryphores. Il faut dire que l'on faisait plus de dégât dans les champs de pommes de terre que les doryphores. A l'époque, il n'y avait pas de produits chimiques. Lorsque l'on revenait des champs, on faisait un feu de joie avec les doryphores. Le soir, nos mains étaient oranges, ceci étant le fait des œufs de doryphores. Malgré cela, huit jours après il y en avait toujours autant.

Le jour même de mes quatorze ans, je suis allé travailler pour les Allemands aux chantiers navals. Il y avait 12 pétroliers en construction qui ne sont jamais partis en raison des retards dus au sabotage, puis au débarquement de 1944. La durée journalière de travail était de 10 H00, 6 jours par semaine. Parfois, il fallait travailler certains dimanches.

L'eau courante n'existait pas dans toutes les maisons, il devait y avoir à peu près, une maison sur quatre à la posséder. Nous étions obligés de prendre l'eau chez la voisine après accord, au robinet communal sur la place du commerce ou bien dans les puits communaux. Pour le chauffage on utilisait le charbon et lorsque celui-ci vint à manquer du fait du rationnement, il fallait ramasser le bois mort. Les maisons possédaient l'électricité. L'évacuation des eaux usées des robinets allait directement dans le caniveau pour rejoindre la mare du champ de foire. Il fallait vider la fosse d'aisance à la main, on remplissait donc de grands bidons que l'on chargeait sur des brouettes afin de les emmener dans les jardins de culture. On n'avait pas le droit de les vider ailleurs. Pour éviter les odeurs, il fallait recouvrir les brouettes avec des toiles, mais malgré cela les gens se bouchaient le nez en passant à côté. A l'époque cela paraissait normal puisque tout le monde était logé à la même enseigne. Lorsque j'ai commencé à travailler à 14 ans, je mangeais des carottes et des rutabagas, il n'y avait même plus de pommes de terre à acheter, question nourriture, c'était vraiment la misère.

Pendant l'occupation le comportement des Allemands a été très correct. Souvent j'ai mangé avec eux. Un soldat Allemand, cordonnier de métier, m'a refait une paire de souliers. Très souvent, ils nous donnaient des boules de pain. Dans les herbages situés à la sortie de CORMELLES, près de la route de FALAISE, 500 à 600 têtes de bétail étaient rassemblées et soignées par des civils Français pour être menées à l'abattoir de CAMES EN PLAINE. C'est sur le site de la pyrotechnie que se situe la base de ravitaillement de l'armée Allemande de l'ouest. Ils avaient fabriqué des silos de terre et de paille qui permettaient de stocker des pommes de terre, sur les terrains actuels de l'entreprise CITROËN.

Mon père est mort en montant la garde des voies ferrées. Il avait accepté de faire ce travail de nuit afin de pouvoir braconner en toute tranquillité et ainsi rapporter du gibier dans le but de nourrir sa famille. Une nuit, alors qu'il gardait son secteur, la gendarmerie qui patrouillait est venue le contrôler. Les apercevant de loin alors qu'il posait un collet, il se précipita pour être à son poste. Est-ce son âge, son cœur malade ? Il s'écroula mort!

Dès le matin du 6 juin 1944 le canon était audible. Tout de suite nous avons compris que c'était le débarquement. Le lendemain les obus pleuvaient partout. Sur CORMELLES, il tombait 150 à 200 obus par jour. Tous les animaux en pâture dans la plaine ont été tués. Il fallait les enterrer, mais dans le terrain caillouteux de CORMELLES, cela était très difficile. Dans le saut de loup derrière la maison de Madame BOURROT (rue de l'église, en face de la mairie), des chevaux ont été enterrés. Ces chevaux appartenaient à l'écurie de la rue de l'église. Recouverts de terre, ils avaient été simplement jetés dans le trou. A cet endroit il doit y avoir trois ou quatre chevaux. Le boucher de CORMELLES venait achever les chevaux blessés par les obus. Il découpait des quartiers de viande que la population faisait cuire pour la soupe populaire. Pour avoir sa ration de nourriture, il fallait travailler (enterrer les animaux, chercher le pain etc.). Le Maire devant le refus de certains, instaura un tour de travail. Pour le pain il fallait aller à ifs. On partait à deux avec des corbeilles en prenant d'infimes précautions, les avions mitraillant tout ce qui bougeait, ceci afin d'obtenir nos 150 g de pain quotidien.

En face de notre maison, 32 rue de l'église, on avait construit un abri dès le 6 juin. Le terrain étant surélevé de 1.50 m environ par rapport à la route, on avait fait un trou dans le mur de la clôture pour creuser une galerie en forme de Y. Cela faisait 2 pièces où nous couchions soit sur des lits superposés (enfants) soit par terre (adultes). A la pyrotechnie, on avait trouvé des plaques de Fibrociment dans le but d'aménager l'intérieur. Toutes les nuits, on y dormait à 16 personnes en fermant l'entrée avec des bottes de paille.

Monsieur PERRUCHER s'est fait tuer devant la maison du parc, rue du calvaire lorsqu'il était avec moi. On revenait de la pyrotechnie où nous avions pris quelques meubles, le tout chargé sur des brouettes. Devant la maison du parc nous entendîmes arriver des obus. Je n'ai eu que le temps de me jeter à terre. Monsieur PERRUCHER, plus âgé n'a pas eu ce réflexe, il fût décapité par un éclat d'obus.

Sur le territoire de la commune il y avait deux ou trois canons allemands qui tiraient dix à quinze obus, puis, étant repérés par les saucisses et les avions Anglais, ils changeaient de place très souvent et très rapidement. Nous étions pour cela réquisitionnés par les Allemands. Le 11 ou 12 juillet, vers dix heures du matin, l'ordre d'évacuation a été ordonné par le maire et les Allemands. A midi il ne devait plus y avoir personne dans CORMELLES.

Une famille est revenue à CORMELLES après quelques kilomètres. A son retour la femme a été réquisitionnée par les Allemands pour qu'elle puisse leur préparer les repas. Toutes les familles sont parties ensemble. Nous, nous sommes partis à 16 personnes à pieds, les vélos tirant une petite remorque. On parcourait environ 25 km par jour. Tous les deux ou trois jours nous étions obligés de nous arrêter pour laver le linge des petits et prendre un peu de repos. On allait là où on nous indiquait d'aller. Nous avons terminé notre exode à CHATEAUMAILLAND dans le CHER à environ 500 km de CAEN. A la première halte, nous avons passé la nuit dans l'église de ST-SYLVAIN (14) qui était pleine de paille et où l'on s'était couché les uns à côté des autres. Le lendemain, nous étions couverts de poux à la grande désolation de nos parents. A TRUN nous avons été séparés de mon frère HENRI, celui-ci s'étant blessé au genou contre une porte lors d'un mitraillage. Il fut emmené à l'hôpital et dirigé sur une autre région. Dans une ferme nous avons trouvé du travail pour 3 ou 4 personnes, mais le maire de la commune n'a jamais voulu signer notre autorisation de rester, la famille étant logée et nourrie en échange de notre travail. Ensuite, dans une autre commune près de CHATEAUMAILLAND, nous avons trouvé dans un champ une petite maison qui servait aux bestiaux, que l'on a occupée. Pendant cette période nous avons eu très faim. Les fermiers où nous étions nous donnaient très peu à manger. nous étions obligés d'aller voler dans la plaine des pommes de terre. Sur la route de l'exode, dans les repas distribués aux réfugiés, j'ai pu compter 9 haricots secs dans mon assiette baignant dans le jus. Rien d'autre. Cela restera gravé à jamais dans ma mémoire.

Nous sommes revenus en train de CHATEAUMAILLAND à ALENCON. A partir d'ALENCON, il n'y avait plus de train. Ce sont les Américains qui ont pris toute la famille en camion afin de les ramener à CORMELLES. Je suis revenu avec mon oncle à vélo, les cent premiers kilomètres se sont faits sans problème, les dix derniers, par contre, ont été impossible à faire en raison de la fatigue. On n'avait plus de tabac, alors, pour pouvoir fumer on ramassait les mégots des cigarettes américaines sur la

route. Arrivés à la ferme du village où mon oncle achetait son cidre avant la guerre, nous avons dormi pour la première fois depuis des mois dans un lit avec des draps.

A notre retour dans CORMELLES, nous avons trouvé la maison (32 rue de l'église) en piteux état. Elle avait été touchée par un obus sur tout le côté de la cour, le mur étant tombé.

Il a fallu des mois afin de remettre notre maison en état. Pendant tout ce temps on couchait dans deux pièces qui n'avaient pas subi de dommage. Il n'y avait plus de meubles en bon état. Ils avaient servi soit aux Allemands, soit aux Canadiens, pour faire des abris. La seule chose que j'ai retrouvée parmi les décombres, c'est une paire de chaussures que j'avais laissée sur la table. Chacun s'est mis à déblayer les gravats devant chez lui, puis à effectuer quelques réparations. Les semaines passant, on avait petit à petit un peu plus à manger.

A l'armistice, le 8 mai 1945, nous avons été trois jours et trois nuits sans dormir. On passait notre temps à danser, dans les écoles la nuit, dans les rues le jour, avec un mauvais violon et un saxophone. On s'arrêtait tous les deux cents mètres pour danser et jouer de la musique. Pendant ce temps-là, d'autres sonnaient les cloches sans arrêt en se relayant toutes les heures et ceci pendant 48 heures. C'est à ce moment là que nous avons appris à danser puisque durant toute la guerre cela fut impossible.

Un jour, à plusieurs enfants on avait rempli un bidon de poudre d'explosif, que l'on avait ramassé un peu partout. Le bidon fut mis dans un trou d'où l'on fit une traînée de poudre sur plusieurs mètres en guise de mèche. A la mise à feu tout le monde se cacha dans un trou de bombe afin de voir le bidon exploser en l'air. L'explosion fut si forte qu'elle ameuta la commune. Tout penaud, chacun sans dire un mot, nous sommes rentrés chez nous. Je crois bien que l'on cherche encore la cause de cela.

TEMOIGNAGE DE :

## **M. CHEMINADE**

(Route de falaise à CORMELLES LE ROYAL EN 1940.)

Mon père travaillait à l' E. A. S. M. de CAEN où il réparait les canons. En rentrant le soir de son travail, il nous a prévenu qu'il devait partir à la guerre. Je l'ai revu quelques heures en 1940 alors qu'il était en cantonnement à FRESNEY LE PUCEUX. Puis il a été fait prisonnier et je ne l'ai plus revu.

Ma mère travaillait à la cartoucherie de MONDEVILLE. L'entreprise avait organisé vers juin 1940 pour toutes les personnes ayant travaillé à la cartoucherie, civils et militaires, un départ en camion à destination de BORDEAUX. Nous sommes donc partis avec un petit baluchon en direction de LAVAL où nous n'avons pu aller puisque les Allemands y étaient. Je suis tombé profondément malade, parce qu'une brave femme nous avait vendu un litre d'eau polluée pour 5f de l'époque. J'ai été entre la vie et la mort pendant deux mois environ.

A CORMELLES, avant guerre, j'étais dans la classe de Mme POTTIER où j'ai été le premier élève à passer le concours d'entrée en 6<sup>ème</sup> au lycée Malherbe. Mon père étant prisonnier, ma mère n'ayant pas assez d'argent, je suis allé dans une école de préparation de certificat d'étude. Une vieille dame, Mme LANGLANE, trouvant que j'apprenais bien, voulait que je passe l'examen d'entrée à l' E. P. S. (école primaire supérieure) de la rue de Bayeux à CAEN.

Je suis entré dans cette école en octobre 1940. J'avais un professeur avec qui je faisais du renseignement jusqu'au milieu de l'année 1942. Comme j'habitais CORMELLES, que je faisais quatre fois l'aller et retour à pied, je pouvais regarder les postes Allemands qui se trouvaient ça et là. En exercice d'anglais, nous avions un code qui consistait à mettre des accents sur les mots (alors que la langue anglaise n'en comporte pas) afin d'indiquer ce que j'avais remarqué. Un accent aigu pour un groupe d'Allemands avec des armes, accent circonflexe avec des canons, des trémas avec des tanks... Le message passé, le professeur me demandait ensuite ce que j'avais vu. Cela a duré jusqu'en mai 1942, date de l'exécution d'otages à la suite du sabotage de la voie ferrée à MOULT, qui avait fait de nombreuses victimes chez les Allemands. J'ai été arrêté 3 fois par la Gestapo de CAEN. Les deux première fois, j'ai été interrogé très violemment. A la deuxième fois, le directeur de l' E. P. S., M COLIN, m'avait pris à part pour me dire qu'il valait mieux arrêter et me tenir tranquille. Il a fait le nécessaire pour que je me lie d'amitié avec deux personnes de la milice en participant au collage des affiches du maréchal PETAIN. Cela m'a certainement sauvé la vie. A la troisième

arrestation, j'ai eu une chance inouïe. J'ai ouvert la fenêtre de la pièce où je me trouvais et sauté sur un camion de graviers qui passait au même moment.

J'avais été averti qu'il devait y avoir un camp de prisonniers à la pyrotechnie. A deux reprises pour vérifier et constater les faits, j'allais à la cueillette de l'herbe destinée aux lapins en m'en approchant le plus près possible. Quand j'étais trop près au goût des gardes, ils tiraient.

A la boucherie BOUVET, il y avait un adjudant-chef allemand qui avait une copine de connivence avec nous. Lorsqu'elle lui donnait rendez vous, deux autres personnes et moi-même, à l'aide d'une grande canne à pêche, nous volions les grandes saucisses, ce qui nous permettait de manger. Comme nous avions très faim, d'autres filles allaient voir les jeunes gardes allemands de l'abattoir et, pendant qu'elles discutaient avec eux, nous en profitions, en passant par derrière, pour voler des sacs de riz, diverses victuailles, pneus, chambres à air, etc.

Un colonel allemand logeait chez DIAMY (maison du parc). J'avais fait le pari avec mes amis que je dormirais dans le pyjama du colonel. Pour cela, j'ai attendu que la femme de ménage fasse la lessive de l'officier, qu'elle étende le linge, dont le pyjama, sur les fils prévus à cet effet. Après l'avoir enlevé, j'ai pu revêtir celui-ci, dormir une nuit avec et le reposer sur son fil le lendemain matin. Le pari était gagné.

Le 5 juin 1944 vers 23 h 30, Il y avait un mouvement intense d'avions qui passaient. A 0 h 15, le ciel était couvert de parachutistes sur la route de CABOURG et de la S.M.N, au loin et sur CAEN. Les balles traçantes de la D.C.A. allemande illuminaient le ciel. C'était le débarquement. Dès 7 h le lendemain, on avait rendez-vous chez le Maire. Nous étions un petit groupe faisant office de croix-rouge. Il y avait Marguerite LECAUT, Ginette MOULIN, Hervé GUERIN, Marcel EUSTACHE, ma sœur, Jean MELE, M. ET Mme. DORION, M. Maurice AUDIGER, et moi-même. A 8 h 30, avec PETIT MERLE, nous sommes allés chez BRUNET (château de la Guérinière) afin d'assister le chef des écuries qui était blessé. Tout en faisant les pansements il me disait que je lui faisais très mal. Ce furent ses dernières paroles avant de mourir. C'était horrible. A 13 h 30, un nouveau bombardement sur CAEN occasionna un immense nuage de poussière au dessus de la ville. A 14 h 00, nous entendîmes une grosse explosion sur CAEN. A 14 h 45 un passage intense d'avions en direction du nord-est de CAEN. Avec Maurice AUDIGER, on allait dans les champs achever les vaches blessées pour débiter des morceaux de viandes que l'on distribuait à la population dans la cour du Maire. Le 7 ou 10 juin, Jean BORELLI a été blessé, il fallait à tout prix le faire soigner. Comme il saignait beaucoup, j'ai coupé une branche de sureau, pris la moelle pour boucher l'orifice de la blessure. Mais il fallait absolument le transporter sur CAEN. Sur CORMELLES, il n'y avait plus de chevaux, seul M. ROSETTE, Maire de IFS en possédait encore un. C'était un jeune pur-sang qui n'avait jamais été attelé. J'ai réussi à l'attraper, l'atteler, pour arriver à bride

abattue a CORMELLES, installer Jean BORELLI sur l'attelage avec sa femme, repartir sous la mitraille du côté du champ d'aviation, passer sur la passerelle de VAUCELLES, et rejoindre ainsi le bon sauveur. Il a été sauvé.

Du 7 au 9 juin, tous les Allemands avaient disparu, sauf un, le fameux adjudant-chef de l'abattoir qui ne pouvait pas partir puisque nous lui avions volé ses armes. Devant l'homme qui pleurait, de peur d'être fusillé, nous lui avons rendu ses armes. C'est à ce moment là que les Cormellois ont fait une razzia dans le cantonnement de la pyrotechnie. Le 9 juin les Allemands sont revenus. J'étais avec bien d'autres à l'intérieur lorsqu'ils arrivèrent. J'avais un sac de 25 kg que j'ai réussi à faire sortir en sautant le mur arrière, les allemands pénétrant par la porte principale. Les copains n'ont pas suivi. J'ai appris ensuite qu'ils n'étaient pas rentrés. Les Allemands ont fermé le camp avec les Cormellois à l'intérieur où ils ont été enfermés 2 ou 3 jours. Il n'y a eu aucun sévice. Le 12 juin nous avons accompagné une cousine de M. OBLIN Paul dans sa maison à CAEN afin de récupérer ses bijoux et argent. Le 22 juin vers 19 h 00, dans la plaine on pouvait voir tout le plateau de la S.M.N. sous un déluge de bombes.

Début juillet, j'arrive dans la cour de M. Paul OBLIN. Il y avait là un jeune lieutenant s/s et deux soldats s/s, le revolver à la main. Le Maire était rouge sanguin de rage. Je voyais bien que cela n'allait pas. Les s/s voulaient de l'avoine pour les chevaux, mais Paul OBLIN n'en avait pas. Le s/s lui dit : "*j'en veux et si je n'en ai pas voilà ce que je ferai*". Il prit son arme et tua le chien st-bernard du Maire. Puis se retournant vers moi, il dit: "*j'en fais autant à ce jeune homme si vous ne me donnez pas d'avoine*". Paul OBLIN lui répondit: "*Ce jeune homme vous conduira chez mon frère Léon qui en a peut-être*". Emmené par les s/s chez Léon OBLIN, on arrivait à son domicile quand des obus commencèrent à tomber. Les Allemands plongèrent sous un camion dans la cour, alors que je partais dans la direction opposée. Une grosse explosion retentit dans la cour de ferme. C'était le camion (rempli d'obus) où se trouvaient les s/s. Pendant trois jours, j'ai eu la dysenterie tellement j'avais eu peur.

Début juillet, il y a eu un renfort d'Hitlériens, de très jeunes soldats. Au champ de foire, près du lavoir, j'ai vu un jeune soldat de 17 ans qui avait le ventre ouvert. Il se tenait les entrailles avec une main, de l'autre il saluait les officiers qui passaient avec les chars en hurlant HEIL HITLER!

L'ordre d'évacuation arrivé le 11 juillet a été donné à la population par moi-même sur ordre du Maire. Le 12 juillet, la commune devait être évacuée vers treize heures. Pour l'évacuation de CORMELLES, il y avait des Allemands en poste au calvaire. Ils mélangeaient des groupes de soldats avec les civils. Je suis parti avec ma mère et ma sœur en évitant la route de PARIS que l'on savait mitraillée. A la hauteur de la commune de Bras, un mitraillage a eu lieu sur la route de PARIS. J'ai laissé ma

famille afin de rejoindre cette route. J'y ai vu une petite fille morte dans les bras d'une femme. Je l'ai emmenée au centre de soins.

En revenant d'exode, je suis passé par BOURGUEBUS qui était complètement rasé et que j'ai traversé sans problème. Je fus interpellé par des soldats canadiens qui me criaient "*mines, mines !*". Lorsque je fus parmi eux, ils me demandèrent comment j'avais fait pour traverser, parce qu'ils ne le pouvaient pas en raison des mines. Je leur ai expliqué que les allemands nous faisaient toujours passer par ce même chemin lorsqu'il fallait planter les asperges de Rommel dans les champs. Heureux de connaître le chemin, ils ont pu passer.

Un peu plus tard, dans la maison de mes parents qui n'avait plus de toiture, j'ai été nourri par un homme au béret basque. Il s'appelait MONTY. C'était le général MONTGOMERY. Il se trouvait à l'ancien P.C. Allemand, à la boucherie BOUVET, rue de Falaise.

Les Canadiens m'expliquèrent comment trouver de la nourriture. Il fallait repérer les trous d'hommes que les soldats avaient creusés dans la plaine et remuer la terre tout autour afin de récupérer les boîtes de conserve qu'ils avaient mises à l'abri.



## **TEMOIGNAGE :**

# **Des anciens Cormellois sur la période de 1939-1945 à CORMELLES.**

Réunion à la Maison du Parc au mois d'avril 1994.

**Étaient présents :** Mesdames VERGY, AUVRAY, OBLIN, DORION, LETOURNEUR, QUESNOT.

Messieurs MARIE, B. JAMET, MARTIN, DORION, DELAFONTAINE, LETOURNEUR.

La déclaration de guerre :

Mr MARIE était en train de cueillir des petits pois dans son jardin quand il a appris que la France avait déclaré la guerre à l'Allemagne ; il avait une dizaine d'années.

En 1940, quand les soldats français étaient prisonniers, Mme DIAMY, qui habitait la Maison du Parc, faisait cuire des lentilles que l'on mettait dans des conserves de 1 kg, afin que chaque soldat Cormellois prisonnier puisse en manger. Il devait y avoir une trentaine de soldats originaires de CORMELLES qui étaient prisonniers.

Les Allemands, arrivés et installés à CORMELLES, ont réquisitionné tous les fusils. Les Cormellois en bon Français, quand ils disposaient de plusieurs fusils, donnaient le plus abîmé.

Le système des tickets s'est instauré afin de permettre une meilleure répartition des produits. Il était constitué de cinq catégories, distribué suivant l'âge des personnes et l'activité professionnelle. Il y avait des tickets pour tout. Les coupons de textile permettaient en les regroupant de pouvoir s'acheter un pantalon tous les six mois, la veste l'année suivante. Les commerçants collectaient les tickets et les collaient sur une feuille afin de les rendre au contrôle économique de la Préfecture. Les contrôles étaient très sévères. Il est arrivé à un patron boulanger de faire un mois de prison pour une erreur de 100 kg de farine. Il y a même eu un réseau de gangsters en France qui s'appelait " dédédé la Boulange " en traction et qui cambriolait les Préfectures et

Mairies pour voler les tickets de façon à les revendre au marché noir ainsi que pour le ravitaillement des résistants.

A CORMELLES, nous avons eu un condamné à mort pour vol de tickets. Il a eu de la chance puisqu'il a été sauvé par le débarquement.

Le père de Mr MARTIN était transporteur. En tant que tel, il avait besoin d'un laissez-passer qui permettait de circuler après 22 heures. Les grossistes étaient ravitaillés par les Préfectures qui livraient la même quantité de matière première que celle dépensée par le commerçant dans le mois précédent. Celui-ci recueillait les tickets qu'il remettait à la Préfecture, les allemands n'intervenant pas dans la distribution des tickets ni dans celle de l'alimentation.

L'essence pour le transport était distribuée par rapport à l'activité professionnelle. Lorsqu'il n'y en avait plus, c'était le gazogène. Cela consistait à avoir une grosse marmite sur le côté de la voiture, de rentrer dans le foyer de la chaudière du bois ou du charbon que l'on allumait une heure avant le départ. Les gaz de la combustion remplaçaient l'essence. On manquait de tout, même de l'essentiel. Il était pratiquement impossible d'avoir des chaussures en cuir, c'est alors que sont apparues les chaussures à semelles de bois, d'abord en simple semelle ensuite à semelle articulée;

La première fois que Mme OBLIN a acheté son pain pour les ouvriers de la ferme, dès le premier repas, il ne restait plus rien. Il a donc été convenu avec le boulanger que si elle achetait un four, celui-ci ferait notre pain à la ferme, deux fois la semaine.

Les femmes se badigeonnaient avec du marc de café pour paraître bronzées.

La nuit aucun filet de lumière ne devait filtrer à travers les fenêtres. Pour cela, il fallait les calfeutrer avec des couvertures ou du papier et fermer les volets. Sinon, les Allemands tapaient à la porte en criant " *lumière* ", parfois même en tirant des coups de revolver sur la fenêtre.

Toute cette période a été très difficile à vivre en raison de la discipline, du moral, du manque de nourriture et des brimades.

Un jour, alors que M. MARIE circulait à vélo, une patrouille allemande l'arrêta. Un Allemand mit ses mains sur le guidon et lui fit comprendre qu'il voulait son vélo. Devant son refus, il dégaina son revolver et le pointa sur la tête du jeune cycliste en lui faisant comprendre " *tu lâches ou tu ne lâches pas* ". Il a été obligé de laisser partir le vélo qu'il n'a jamais revu.

Une nuit, le père de M. MARIE disparut. Il habitait près de l'ancienne pharmacie YON, rue des Ecoles. Etant donné que le couvre-feu était appliqué, il n'était pas question de sortir. Pourtant, une nuit, un Allemand qui rentrait de permission ne trouvait pas le chemin de la pyrotechnie. Il sonna à la porte et ordonna à mon père de lui montrer la route, ce qu'il fit malgré le couvre-feu. Arrivé près de la place du commerce, il laissa l'Allemand rentrer à la pyrotechnie après lui avoir indiqué que c'était tout droit. Il était environ deux heures du matin, lorsqu'en revenant sur ses pas, il rencontra une patrouille qui l'emmena à la pyrotechnie. Le lendemain, notre mère nous a réveillés en nous disant que notre père avait disparu depuis la veille au soir. Il nous était impossible de savoir où il pouvait se trouver. M. DELVAL, Directeur du centre de ravitaillement allemand et M. OBLIN ont fait leur enquête et ayant appris qu'il était enfermé à la pyrotechnie ont réussi à le faire libérer vers 11 h 30. On vivait à cette époque avec la peur quotidienne de ce genre d'événement.

Dans les champs de CORMELLES, près de la route de Falaise, il y avait quelquefois 500 à 600 bêtes en liberté. Elles venaient d'un peu partout par train entier. Mais ils avaient aussi leur centre d'élevage, les Allemands s'occupant des vaches à traire et de la mise bas. Les vaches partaient pour l'abattoir de CAMES EN PLAINE en convoi. Ils élevaient aussi des cochons qu'ils tuaient sur place pour se nourrir.

A la pyrotechnie, ils avaient créé une base de ravitaillement pour l'armée de l'Ouest allemande. Il y avait de la farine, des pommes de terre, etc. C'était des ouvriers français qui étaient réquisitionnés pour la manutention. Ils avaient fait des silos de pommes de terre où se trouve maintenant l'usine Citroën. Des silos en terre et de paille. Dans les grands hangars, il y avait de l'avoine et d'autres choses pour l'armée.

Il y avait de plus en plus de largages de tracts par les avions anglais. Les Allemands utilisaient la même méthode mais en voiture pour lâcher des tracts de contre-informations. On sentait qu'il se préparait quelque chose, que cela approchait. Les bombardements s'intensifiaient, nous n'avons donc pas été surpris à l'annonce du débarquement. Les Allemands après le débarquement ne sympathisaient plus du tout avec la population. Les troupes sur place sont passées des anciens aux jeunes avec des SS dans les derniers jours.

Les soldats Allemands, Canadiens et Anglais tués au combat étaient enterrés à l'emplacement du stade de CORMELLES. Des camions contenant les soldats morts venaient à CORMELLES pour que les corps y soient enterrés, il y en avait de chaque côté de l'entrée. Tous ces corps ont été relevés par les Canadiens qui disposaient de couvertures afin d'envelopper les corps. Beaucoup de ces couvertures ont été vendues à la population de CORMELLES dans le but de fabriquer des vêtements.

## EXODE DU 12 JUILLET 1944 ECRIT PAR M. LEON OBLIN

Départ à 13 heures

Etapes CORMELLES-MAIZIERES  
MAIZIERES-SASSY  
SASSY-ANNEVILLE  
AMMEVILLE-CHAMBOIS  
CHAMBOIS-MONTMERE  
MONTMERE-ST MARTIN DES LANDES  
ST MARTIN DES LANDES-JAVRON  
JAVRON-ST GEMMES LE ROBERT  
ST GENNES LE ROBERT-VAIGES  
VAIGES-LA FERTERIE

### **Itinéraire :**

Grentheville pour rejoindre la route de Paris. Nous sommes bombardés par l'aviation. Il y a 7 morts et de nombreux blessés.

Nous continuons sur Bellengreville - Vimont - Moulton - Airan.

A Valmeray Coupigny, nous nous arrêtons pour ravitailler les chevaux et personnes. On continue sur Bray la Campagne, Maizières où nous passons la nuit avec un très mauvais accueil.

Le lendemain 13 juillet, nous repartons pour Sassy où nous sommes très bien accueilli chez M. DANNEVILLE.

Le 13 et 14 juillet, nous nous reposons à Sassy.

Le 15, nous repartons à Ammeville chez Denoly.

Le 16 et 17 repos. Nous rencontrons chez Denoly les familles Jasmin, Aubert, Regault. Toute la caravane est nourrie et logée. Nous touchons la prime d'évacués de 750 F.

Le 18, départ pour Chambois chez M. Buquet, fromager, camarade de Denoly où nous recevons un très bon accueil. Nous faisons ferrer les chevaux. La famille Rosa part pour Sées. Nous couchons dans des chambres et nous fêtons l'anniversaire de Bernard, "*Champagne !*".

Repos le 19. Jeudi 20, départ pour Montmeré où nous logeons chez le boulanger près de l'église. Nous sommes nourris au centre d'accueil.

Repos le 21.

Samedi 22, nous repartons pour St Martin des Landes près de Carrouges où nous sommes nourris au centre d'accueil et où nous touchons la prime de 1000 F comme sinistré.

Repos le 23 à Saint Martin des Landes.

Lundi 24 nous repartons vers Javron avec un arrêt à Couptrain pour déjeuner et à nouveau à Javron. Très bon centre d'accueil.

Repos le 25 juillet aux environs de Javron chez Taupin aux Rabelais.

Départ le 26 pour St Genes le Robert. Nous prenons le petit déjeuner à Champgeniteux d'où nous partons pour Bois dans un centre d'accueil très mauvais avec des gens pas du tout accueillants. Nous partons ensuite sur les fermes entre St Genes le Robert et Evron où nous couchons dans des étables après avoir été très bien reçus. Le mauvais temps nous oblige à rester.

Repos le 27 juillet en raison des poux.

Nous repartons le 28 pour Vaiges où nous arrivons vers midi chez la famille Cartier père et fils et Mme Brochard. Nous mangeons à notre compte chez le père et couchons chez Mme Brochard. Nous voyageons dans les herbages à la recherche d'une maison. Nous trouvons un petit château à la Fertrie, la location étant faite pour la somme de 500 F par mois en l'étude de Maître LANGEVIN de Soulgé le Bruant. Le reste de la caravane reste dans le pays pour ensuite partir vers la Bazouges de Cheméré. A Vaiges, en plein centre ville se trouve un convoi de voitures de ferme réquisitionnées pour le transport des réfugiés.

Le dimanche 30 juillet Paul et sa famille partent pour rejoindre la caravane à La Bazouges.

Le lundi 31 juillet, plusieurs personnes blessées, 4 chevaux tués. Visite à Paul à la Bazouges où nous repartons de Vaiges pour la Fertrie.

Le mardi 1er août, départ de la famille Philippe Marchant a destination des Charentes. Départ des familles Ducellier et Gueudelot pour rejoindre Paul à la Bazouges.

Le mardi 1er août, nous arrivons dans le local à midi. Nous avons la visite de la famille Ledentu, nous annonçant la bonne nouvelle que ma nièce était en bonne santé à Le Heloup à 10 km d'Alençon. Immédiatement, nous nous préparons pour Alençon avec le poney et la vachère. La corvée est exécutée par Léon Oblin et M. Bouchard, la distance étant de 70 km. Il fallait deux étapes à l'aller et deux étapes au retour. Pendant ce temps, nous refaisons tous les sacs et vidons toutes les voitures.

Le mercredi 2 août, nous conduisons les deux poulains et les deux vaches dans les prés de M. Cartier père et nous conservons lamy et sanssonnet à la ferme chez M. Fretard Marcel. Dans l'après-midi, Germaine et Mme Bouchard lavent le linge et ceci pendant deux jours.

Vendredi 4 août, nous descendons à Vaisges pour les cartes d'alimentation et de tabac où nous déjeunons chez M. Cartier (jeune).

Samedi 5 août, retour de Léon Oblin, M. Bouchard et ma mère de l'hôpital de Heloup. Nous avons la visite de Octave et Claude Ledentu.

Dimanche 6 août, rien à signaler, repos.

Lundi 7 août, arrivée des Américains à 8h30 à Vaiges. Tout le pays est pavoisé de drapeaux et de guirlandes, les habitants acclamant les Américains. Nous recevons toutes sortes de friandises, cigarettes, conserves. Nous retournons à la Fertrie vers 22h30 " heure anglaise ". Nous rencontrons un certain nombre d'Allemands faits prisonniers qui "tirent une drôle de gueule". Edmond est atteint d'une envie de folie, il se fait passer pour un terroriste ou type de la résistance. Nous visitons un gros char boche en panne chez le fils Cartier.

Mardi 8 août, nous descendons à Vaisges en carriole faire des courses. Il arrive toujours des Américains avec du beau matériel. Les Américains installent de grosses pièces d'artillerie, puisqu'ils ont peur d'une résistance sur Evron.

Mercredi 9 août, nous descendons à Vaisges faire des courses. Il y a un roulement continu de matériel américain roulant en direction du Mans et Paris. Nous conduisons les deux chevaux " Sansonnet et Lamy " chez Mme BROCHARD près de la Rochinette. Nous avons la visite de Paul OBLIN, Charlotte, Michel, Bernard et Alexandrine l'après-midi apportant le linge et effets de mes parents. Le soir nous

voyons à 20h30 une compagnie d'infanterie montant sur Evron où il y a une résistance allemande.

Jeudi 10 août, le matin, rien de nouveau. L'après-midi, visite à St Jean au grand cimetière chez M. Gérard JARDIN où nous avons une très bonne collation. Le retour est très difficile en raison du roulement du gros matériel américain dans les deux sens. Nous voyons onze camions de prisonniers allemands, une voiture de femmes ayant collaboré, les cheveux coupés à ras et un convoi rentrant de femmes américaines.

Vendredi 11 août rien à signaler. Il y a des mouvements de troupes continuels. Nous avons la visite du major américain.

Samedi 12 Août : je suis descendu à Vaisges pour me faire couper les cheveux. Je vois les premiers soldats français qui montent au front ; je me rends à la Rochinettes battre le grain pendant une heure.

Dimanche 13 août : rien à signaler. Nous avons la visite de Claude et de Rémy. Nous leur donnons des cartes routières, leur père prévoyant un départ pour Caen. Il y a toujours une chaleur torride et la sécheresse. Nous voyons des mouvements de troupes.

Lundi 14 août: LEDENTU Octave, DELARUE partent pour CORMELLES. Je fais la journée de battage chez M. FRETARD à la Fertrie où il y a un très bon accueil et où nous sommes très bien nourris.

Mardi 15 août : Repos. Nous plaçons la batteuse aux Basselivières chez M. TEMPLIERS à la Fertrie, nous lavons le linge des américains.

Mercredi 16 août : battage aux Basselivières chez M. TEMPLIERS et son voisin MACE. Nous faisons les deux fermes dans la journée. Le soir nous plaçons la batteuse chez BETTON et LANFRIERE et nous couchons à ROCHINETTE.

Jeudi 17 août : nous battons chez BETTON et LANFRIERE pendant une journée très longue. Vendredi 18 août : nous déplaçons la batteuse vers le grand domaine "Château de Lignièrès" où nous ne battons pas le grain vu les discussions.

Samedi 19 août : nous finissons le battage au grand domaine pour recommencer à la Coignardièrè. Nous descendons à Vaisges pour effectuer le ravitaillement général. Nous rencontrons LANGLOIS à Vaisges. Inscriptions à la gendarmerie de tous les cadres. L'après-midi , nous retournons à Vaisges où il y a une distribution de vivres pour les réfugiés. Visite à la mère COUILLARD.

Dimanche 20 août : repos, visite de Rémy et Claude LEDENTU nous annonçant la rentrée de leur père à midi apportant des nouvelles de CORMELLES.

Lundi 21 août : départ sous le beau soleil chez LEDENTU Octave pour avoir des explications détaillées. Claude REMY est entrain de battre avec une machine " Brouhot " avec VILLATE et LEDENTU. L'après-midi, visite chez Paul à la Bazouges de Cheméré pour annoncer les nouvelles du pays. Surprise, Charlotte nous annonça que Paul était parti pour CORMELLES le matin même sans nous avertir !. Il était parti avec ADELINE, CHAUVIN, Robert EUSTACHE et DORION. Nous sommes reçus chez M. BOUVIER, Maire du pays. Nous avons la visite de LANGLOIS à Saint Georges.

Mardi 22 août : nous déjeunons très tôt pour partir à Saint Jean sur Eve au grand cimetière chez JARDIN et MESNILDROIT. Surprise : on nous annonce que JARDIN était parti le dimanche matin 20 août pour Caen. Nous déjeunons avec eux. Nous regardons les cadavres allemands. Ensuite, nous partons pour VAISGES dire les adieux et remerciements de Simone aux familles CARTIER Père et Fils, à Monsieur le Maire et Madame BROCHARD.

Mercredi 23 août : départ de Simone à 6 heures pour Vaisges. Départ à 9 h de Vaisges en camions avec les Américains pour Isigny, Bayeux puis Caen. Nous faisons plusieurs courses à la Fertrie. L'après-midi, remise en état de la machine à coudre de Mme BROCHARD et de la cuisinière de Mme FRETARD.

Jeudi 24 août : discussion générale sur les incidents précédents. Rien à signaler.

Vendredi 25 août : nous partons pour Thorec en charmie pour des achats de pommes de terre. A Saint Suzanne, arrêt obligatoire. Impossible de ferrer le poney avant deux heures. Nous achetons 50 kg de pommes de terre chez le boucher au prix de 550 F. Nous rencontrons beaucoup de réfugiés de Caen et Mme DUVELLEROY de Soliers. Retour à Chaumes chez LEDENTU où nous déjeunons chez la mère COUILLARD à Vaisges. Visite chez CARTIER.

Samedi 26 août : nous descendons à Vaisges à la Boucherie où nous rencontrons LANGLOIS pour discuter du retour. Dans l'après-midi, nous rencontrons Paul OBLIN, CHARLY, ADELINE de retour de CORMELLES. Nous passons à la Mairie pour l'organisation, les remerciements et les cartes alimentaires. Nous percevons 100 kg d'avoine chez MARAQUIN au prix de 400 F, une épaule de mouton 104 F.

Dimanche 27 août : nous avons la visite l'après-midi de Paul, Charlotte et les gosses, Claude, Rémy, Jean VILLATE, LEDENTU Octave, DELARUE pour la question du départ et récit de leur voyage à Cormelles. Collation générale pour 16 personnes.



Lundi 28 août : nous faisons ferrer "rapide" à la Chapelle, puis battu chez le père Bonigault aux Vallées, ensuite nous préparons le départ.

Mardi 29 août : nous faisons un tour au marché de Pas Montours. L'après-midi, nous descendons à Vaisges pour toucher les allocations journalières chez le percepteur. Nous recevons la somme de 3720 F pour la famille, 620 F pour Edmond SIMONET, 620 F pour Germaine, 1850 F pour la famille BOUCHARD, au total 6820 F.

Mercredi 30 août : nous descendons à Vaisges à la boucherie. L'après-midi, nous recevons les familles CARTIER pour la collation soupante. Il faut faire ferrer Lamy.

Jeudi 31 août : nous nous rendons à Saint Georges de Flécharde où nous avons rendez-vous avec LANGLOIS au sujet du départ. Nous rencontrons CHAUVIN aîné et GAILLARD. Discussion sur le moyen de transport des parents par Canton.

Vendredi 1er septembre : nous avons rendez-vous avec LANGLOIS au sujet du car. Toute la famille déjeune chez CARTIER fils. Nous rencontrons Paul annonçant son départ pour Cormelles avec JARDIN. Nous recevons la carte d'alimentation.

Samedi 2 septembre : nous avons la visite de LANGLOIS. Précision du départ pour Caen en car pour le mercredi 6 septembre pour les parents et Colette.

Dimanche 3 septembre : nous commençons à charger les voitures pour le départ. Nous payons 25 kg d'avoine à BETTON 100 F, un litre d'eau de vie 200 F.

Lundi 4 septembre : nous complétons toutes les voitures et faisons un adieu général. Nous descendons Colette et parents chez CARTIER père à Vaisges.

Mardi 5 septembre : départ avec les voitures pour Cormelles. 1ère étape : Vaisges-Bois - arrêt dans une ferme où l'accueil est moyen. Le temps est mauvais et il n'y a pas un seul camion sur la route. Dans cette commune, il y a eu des fusillés.

Mercredi 6 septembre : 2ème étape : Bois-Javron - arrêt chez M. TAUPIN où nous trouvons un très bon accueil. Beau temps le matin, l'après-midi de l'eau sans arrêt. Nous faisons ferrer Jack. Très peu de camions sur la route sauf à Villamès-la-Juhel. Convois sans arrêt. Sur la route de Javron, nous rencontrons un camp américain de noirs.

Jeudi 7 septembre : 3ème étape : Javron - Saint Martin des Landes - le temps est déplorable toute la nuit ainsi qu'une partie de la matinée. Nous repartons à 9h00 pour nous arrêter à Couptrain pour déjeuner. Nous rencontrons Paul et CHAUVIN de retour de Caen. Beau temps pour la fin de l'étape.

Vendredi 8 septembre : 4ème étape : Saint Martin des Landes près de Carrouges pour Moulins Sur Orne (Argentan) entre Carrouges et Mesnil Scelleur nous rencontrons du matériel allemand en quantité détruit : Tanks, camions, auto.

Nous arrivons chez M. BOSCHER à Moulins vers 16 h 30. Les chevaux et les vaches sont fatigués puisque nous avons été obligés de passer par Ecouché (ville détruite) le passage par Argentan étant interdit.

Samedi 9 septembre : repos-visite de la ferme de M. BOSCHER et nous reprenons possession de la remorque en très bon état sauf le câble de frein.

Dimanche 10 septembre : 5ème étape : Moulin Sur Orne à Ammeville. Nous rencontrons AUBERT avec la grade de capitaine et plusieurs autres officiers. Nous recevons une barrique de cidre (œufs et pain), très bon accueil et beau temps.

Lundi 11 septembre : 6ème étape : Ammeville - Cormelles : arrêt à Saint Pierre sur Dives pour le jour de marché où nous rencontrons beaucoup de connaissances.

Nous quittons Saint Pierre pour Cormelles.

## TEMOIGNAGE DE : **M. ET Me DORION**

Avant la déclaration de guerre, j'avais été rappelé le 23 mars 1939, en tant que disponible pour effectuer une période de 15 jours. Cette période terminée, tous les disponibles ont été gardés sous les drapeaux jusqu'en septembre 1939.

J'étais à VERNON, où je gardais un pont avec des copains en défense aérienne. Les habitants des environs nous avaient mis la radio très fort pour que l'on puisse l'entendre. On savait que la POLOGNE était déjà en guerre et que la FRANCE était sur le point de la déclarer, ce que l'on entendit finalement à la radio.

Dans les jours qui ont suivi, la plupart des soldats du régiment sont partis pour l'est. Peu-après le 11<sup>ème</sup> a été dissous et nous avons dû choisir notre destination entre CHERBOURG, PARIS et BARFLEUR. Ayant choisi PARIS, je me suis retrouvé à VINCENNES. Peu-après m'être inscrit pour réquisitionner les voitures, tous les possesseurs de permis militaire avaient l'ordre de partir à BLOIS avec voitures et camions. En quittant PARIS par la porte d'Italie, les Allemands entraient eux de l'autre côté. Ensuite, j'ai été démobilisé à FLEURANCE dans le GERS.

Nous avons vu les premières conséquences de l'attaque allemande à CORMELLES par l'arrivée massive de réfugiés sur CAEN. Beaucoup venaient de DUNKERQUE. J'étais bénévole (Me DORION) pour aller au centre de la rue caponière à l'école normale afin de m'occuper des soldats. Il fallait les sortir des trains, les laver et les habiller avec des vêtements propres. Ensuite ce fût les réfugiés. Tous les jours, j'étais à la gare pour les aider, les reconforter et leur donner à manger.

Les Allemands sont arrivés à CORMELLES en longeant les talus de la rue des écoles, à l'époque plantés de chaque côté de tilleuls. Ils étaient armés jusqu'aux dents avec leurs chapelets de munitions autour du cou. Ils réquisitionnèrent plusieurs maisons, dont la mienne, ce qui m'obligea à retourner pendant quelque temps chez ma mère, à SOLIERS, en emportant quelques meubles.

Les Allemands établirent un camp de prisonniers Français, FRONT-STALAG 131, à l'intérieur de la pyrotechnie. Mon cousin y a été enfermé. Il avait été fait prisonnier à la frontière, d'où il réussit à s'échapper pour revenir sur CAEN. Malheureusement, il a été repris et enfermé au camp de CORMELLES.

Ensuite, au fil des jours, la vie s'est organisée avec un ravitaillement qui se faisait de plus en plus dur.

On mangeait des rutabagas, des betteraves, des pommes de terre, sans matière grasse, nous avons même mangé des corbeaux et un chat.

De temps en temps, je faisais des tours de magie aux allemands pour permettre à des amis d'aller leur voler des miches de pain.

Les parents de madame DORION avaient une petite ferme à SOLIERS et comme cela se passait dans toutes les fermes, les Allemands réquisitionnaient le beurre, les œufs, poules etc.

Un jour, alors que je me trouvais chez mes parents, des soldats allemands pénétrèrent dans la cour. Il y avait un soldat et un feldgendarme. Tout en discutant, mon père et le soldat se regardaient avec insistance, pour finalement se reconnaître. C'était le jeune fils de la ferme où mon père en 1914 avait été mis en tant que prisonnier de guerre. Ils se mirent à pleurer tout en se serrant dans leur bras. Le soldat expliqua la raison de ses congratulations au feldgendarme et un quart d'heure après être repartis, ils sont revenus avec du beurre, de la farine, etc.

Les réquisitions continuèrent. C'est ainsi qu'une nuit, les Allemands s'approprièrent des chevaux de course.

Bien vite les premières corvées furent obligatoires. L'une d'elles consistait à garder les voies de chemin de fer. J'allais donc du côté de la commune de CAGNY durant toute la nuit. Je partais le soir vers dix huit heures, le retour étant vers six heures. Ces gardes avaient une fréquence assez régulière, avec un maximum de trois gardes la semaine pendant un certain temps. Une autre corvée, consistait à creuser des trous dans les champs afin d'y planter des pieux de bois. On appelait ces pieux " les asperges de ROMMEL ". Il fallait prendre des arbres dans les bois et creuser des trous d'un mètre de profondeur sous la garde des soldats allemands de CORMELLES. Bien souvent, ils n'avaient pas mangé, alors, on leur donnait un peu de nourriture, ce qui nous permettait lorsqu'ils mangeaient, de leur raccourcir leurs jalons en coupant des bouts de dix centimètres. C'était toujours cela de moins à creuser.

Un jour, j'ai reçu un avis pour partir sur un chantier todt. Là, par-contre, c'était autre chose. Alors nous sommes partis ma femme et moi, comme si nous partions à ce chantier, mais le soir venu nous sommes rentrés définitivement à la maison.

Puis vint le débarquement.

Avec quelques personnes, nous faisons office de croix rouge pour les soins de CORMELLES. On transportait les blessés avec l'aide de madame CHATAU sur CAEN, soit au Bon Sauveur, soit au quartier des 100 logements à ST-THERESE. On

devait porter des casques blancs de la croix-rouge, ce qui provoquait railleries et moqueries de la part des Cormellois jusqu'au jour où ayant pris dans mes bras la petite AUERT qui était morte, pour la porter à l'église où nous avons avec M. DUCELLIÉ sonné les morts, leur comportement a changé.

Des cercueils étaient prévus pour les décès. On allait les chercher à la grande menuiserie près des tribunaux.

On habitait rue des écoles, mais on dormait chez M. Paul OBLIN (le maire) dans sa ferme, afin de pouvoir intervenir plus vite auprès des blessés. Pour se reconforter, on buvait des petites doses de calvados. On avait l'ordre du Maire de récupérer le ravitaillement qui était laissé à l'abandon dans les décombres des maisons.

Parmi la population, il y a eu beaucoup de blessés ou tués. Je me rappelle de quelques-uns:

- M. JAMES au château de la Guérinière qui a eu les deux jambes sectionnées par un obus. Il en est mort.

- Un autre a été blessé en même temps que M. JAMES, Lui ayant ordonné de monter dans la vachère pour le soigner à CAEN, ce qu'il refusa, croyant ne pas être touché alors qu'il avait un éclat dans le dos, quelque temps après, la douleur devenant insupportable, il vint me voir, hélas trop tard. Il était devenu paralysé d'un côté.

- Mme BEVOLOT a eu la figure remplie de petits éclats.

- Les deux filles LEDENTU ont été blessées.

- La première victime a été la jeune AUERT, tuée sur place.

- M. PERRUCHET qui marchait dans la rue des écoles avec sa brouette, malgré les tirs d'obus. En sortant de la maison, je lui ai lancé avant de me coucher au sol: *" Et ! Mon père PERRUCHET, couchez vous, les obus passent. " " Tu n'as pas fait la guerre de 1914-1918, moi, je reste debout."* En me relevant, je me suis aperçu qu'il avait la tête coupée. J'ai appelé mon mari pour le mettre dans le garage. Puis, nous lui avons mis un bâton dans le dos, lui avons ficelé la tête et rhabiller vite fait. Lorsque sa femme a appris la nouvelle, elle voulait détacher la jambe de bois de son mari pour taper sur les Allemands. Je l'en ai dissuadée rapidement. Quand nous sommes rentrés d'exode, j'ai été convoqué par le commissariat de police afin de déclarer sur mon honneur que M. PERRUCHET ne s'était pas donné la mort exprès.

- La fille OMONT est décédée par manque de médicaments et pansements. Il aurait fallu lui mettre de la glace sur le ventre, malheureusement il était impossible d'en avoir.

- Nous avons eu un réfugié de BAYEUX surnommé petit-merle, recherché par les allemands qui avaient comme devise *" Va ou tu veux, meurs où tu dois."* Sa femme est venue nous voir après sa mort pour avoir des explications. Cela s'est passé ainsi. Un jour, lors d'un bombardement, il s'est réfugié dans la tranchée de l'herbage de M. OBLIN, couché pour se reposer, lorsqu'un obus est tombé dans celle-ci, qui a été remblayée par la terre. Aussitôt, nous avons voulu le sortir mais malheureusement il

était trop tard. Il était mort. La jeune fille qui était à son côté, elle, était sauvée. Une vache qui se trouvait près de la tranchée a été tuée. Des morceaux entiers de cette vache ont été propulsés sur les murs des maisons (actuellement Melle QUESNOT). On aurait cru les murs passés au minium.

- Mme BONNAIRE était une femme que l'on assistait en raison de sa pauvreté. Midi et soir, à plusieurs personnes, on se relayait pour lui porter à manger. Au débarquement, elle a été tuée dans son lit. Elle a été enterrée dans son jardin, puis, lorsque le déblayage de sa maison a commencé, nous avons trouvé des millions de francs dans son matelas. Et nous qui la croyons pauvre !...

- Une jeune fille avait pris un éclat dans l'œil, qu'elle a perdu pendant le transport au Bon Sauveur.

Pour nous aider au transport des blessés, il y avait Mme CHATAU qui attendait avec sa vachère munie d'un drapeau blanc. Elle était très courageuse, elle transportait les blessés, debout dans sa vachère, à travers champs. La dernière fois que nous avons pu emmener des blessés au bon sauveur, nous avons dû passer par la passerelle pour piétons de Vaucelles, tous les ponts ayant été détruits. Au retour, alors que je me trouvais avec un jeune, nous avons été dans un dépôt de la gare pour récupérer des fûts de pierres à acétylène (carbure) afin de servir aux 100 logements à l'éclairage des blocs opératoires.

Les Allemands avaient installé un poste de secours pour leurs soldats sur la place de Cormelles, lorsqu'un soldat allemand, infirmier, a été blessé dans la rue des écoles par un éclat d'obus qui lui a sectionné une veine. Je lui ai fait les premiers soins avant de le remettre à son poste de secours. Bien plus tard, sur la route de PARIS, après un mitraillage, je fus soignée à la tempe dans un centre de secours allemand, par cet infirmier.

Après la guerre, deux personnes seulement sont venues nous dire merci de les avoir sauvées.

Vers le milieu du mois de juillet 1944, une réunion devait avoir lieu à SOLIERS au sujet de l'exode. Mr le Maire, Mr ADELIN (secrétaire de mairie) et moi-même au jour et à l'heure dits, nous sommes partis en direction de cette commune, quand nous avons aperçu un bombardement sur SOLIERS ou BOURGUEBUS. Après nous être concertés, nous avons préféré faire demi-tour. Et puis, le 16 ou le 17 juillet, les allemands sont passés dans la commune, accompagnés de Mr OBLIN Paul, pour nous dire qu'avant midi, la commune devait être évacuée sous peine d'être fusillés.

Seulement, où aller ? Par où passer ? Après pas mal de concertation, il a été décidé de passer par SOLIERS, GRENTHEVILLE, route de PARIS, VIMONT, dans l'espoir de rejoindre TROARN, déjà libérée par les Canadiens. Malheureusement, sur la route de PARIS, nous avons été mitraillés par un avion à deux queues (lighting) lorsque nous nous sommes trouvés à proximité d'un convoi allemand, et ceci malgré les

drapeaux blancs sur les charrettes. Plusieurs Cormellois ont été blessés ou tués. Les blessés ont été conduits à Vimont où une antenne chirurgicale allemande était implantée au château.

C'est lors de ce tragique événement que ma femme fut blessée à la tête et soignée par l'infirmier allemand, qu'elle avait elle-même sauvé plusieurs jours auparavant.

Comme nous portions encore tous les deux notre brassard de la croix rouge, les infirmiers allemands voulurent nous garder avec eux afin de les aider à soigner les civils. Après un repérage des lieux, nous réussîmes ma femme et moi à nous échapper et rejoindre les Cormellois.

Je vois encore Mme MAHEUX qui, sur son porte bagage avant, avait posé le corps de son enfant Marie-Thérèse et aussi Melle Adeline, couchée sur son vélo, avec sous sa bicyclette un obus non éclaté. Quelle tristesse et pourquoi ? J'avais une petite fille avec moi, dans son landau on avait mis des boîtes de petits pois et du lait nestlé pour l'enfant. Lorsque nous avons été bombardés, j'ai posé l'enfant dans le fossé, le landau par dessus lui. Quand je l'ai retiré de cette position, le landau était pulvérisé, ma petite fille couverte de lait, mais sans aucune blessure. Moi, par contre, je ne m'étais pas aperçu que j'avais été blessé à la tête.

Nous avons passé notre première nuit à ST-SYLVAIN, et fini notre exode à la BAZOUGE DE CHEMERE, logé chez l'habitant.

CORMELLES libéré, M.OBLIN, ADELIN, et moi-même sommes partis un matin constater l'état de la commune et ainsi donner des renseignements aux Cormellois à notre retour.

Petit à petit, tout le monde est rentré, constatant l'état des maisons dévastées, incendiées, sinistrées. La nôtre avait été touchée par un obus sur un pan de mur de la chambre. Nous avons donc passé la première nuit dans la cave de M. DUSSOLIER et ensuite dans une seule pièce de la maison.

Dans la tranchée que l'on avait faite avant l'exode, nous avons retrouvé une partie de nos draps. Un jour, un Anglais me voyant broder un drap m'indiqua que dans une tranchée un peu plus loin, il y en avait plein avec ce genre de brochage. Le soir, il me rapporta l'un de ces draps, c'était le mien. Tous ces draps avaient été déchirés par une bombe. J'avais aussi enfoui tous mes ustensiles de cuisine ainsi que ma vaisselle et mon linge dans une fosse à purin au fond du jardin. Malheureusement, là aussi une bombe est tombée dessus. Il ne restait plus rien.

La première fois en 1940 les Allemands nous avaient tout pris, la deuxième fois ce sont les alliés. Nous avons donc été obligés de refaire une troisième fois notre trousseau.

Avec les Anglais la vie était redevenue meilleure. Ils nous proposaient d'aller prendre des voitures dans le tas des abandonnées de la plaine. Beaucoup de monde allait en récupérer, même des neuves.

C'est dans cette période qu'un soldat polonais avec qui nous avions fait connaissance, nous avait donné un petit chausson de son bébé avec une pièce de monnaie.

J'avais 25 ans et ma femme 20ans.



## Témoignage de: **Madame OBLIN**

Avant la déclaration de guerre il y a eu deux mobilisations à 15 jours près.

A la première tout le monde avait été prévenu et se tenait prêt à partir. Finalement, il n'y a eu aucune suite. La deuxième mobilisation par contre était la bonne. Lorsque j'ai accompagné mon mari à la gare en partance pour CHERBOURG, nous n'avions pas envie de rire. Pendant 8 à 15 jours après sa mobilisation il ne reçut aucun vêtement militaire en dehors d'un bleu de travail. En 1940 il était en zone libre avec son régiment d'où il reçut son ordre de démobilisation.

Pendant ce temps, à la ferme j'avais la chance d'avoir un employé non mobilisable ainsi que mon beau-père. Il y avait aussi une ancienne employée qui venait nous aider ainsi qu'une bonne. A ce moment-là, il n'y avait que la moissonneuse lieuse et un tracteur qui fonctionnait très peu en raison de la restriction de l'essence.

En juin 1940, mon beau-frère, militaire, était sur CAEN lorsqu'il est venu nous voir, le raccompagnant sur CAEN avec notre voiture, nous avons pu apercevoir avant de traverser l'orne, que les Allemands étaient sur la rive gauche dans la caserne Hamelin et que de nombreux soldats y étaient prisonniers.

L'arrivée des Allemands dans CORMELLES s'est très bien passée. Après s'être arrêtés sur la place, ils ont investi la pyrotechnie afin d'en faire un centre de ravitaillement.

Petit à petit, nous nous sommes habitués à eux. La plupart étaient de vieux soldats de la guerre de 1914. Le commandant logeait au château de la guerrière, d'autres officiers chez M. DIAMY (actuellement maison du parc) et prenaient leur repas à la pyrotechnie. Pendant ces quatre ans de guerre nous avons vécu avec les mêmes soldats.

Un camp de prisonniers Français fût installé dans une partie de la pyrotechnie d'où plusieurs soldats réussirent à s'échapper avec la complicité de certains Cormellois qui récupéraient des vêtements dans le but d'habiller les évadés. En 1941, ces prisonniers sont partis vers l'Est.

Le rationnement qui était mis en place obligeait de se déplacer à pied, à cheval ou en voiture puisque mon mari, comme maire de la commune avait un laissez-passer mais

sans beaucoup d'essence. Un jour, grâce à un voisin qui avait besoin d'être conduit à ARGENCES en voiture, en remerciement nous avons récupéré 800 litres d'essence environ que nous avons pris dans une réserve importante que les anglais avaient laissée dans la débâcle et qui se trouvait cachée des autorités allemandes et françaises. Bien entendu, nous ne nous en sommes pas vanté.

Quinze jours avant le débarquement, les avions anglais bombardaient la côte, cela durait 45 minutes puis ils s'en retournaient. Une nuit, l'alerte ne s'est pas arrêtée et le bombardement continuait, on trouvait cela bizarre. C'est alors que nous avons compris: **c'était le débarquement**. L'officier allemand qui couchait à la maison a été appelé de très bonne heure. Ensuite, une patrouille est venue voir mon mari, lui demandant d'annoncer à la population que personne ne devait sortir dans la rue.

Des vieux soldats allemands, nous sommes passés aux jeunes s/s. Eux, ils étaient très méchants, ils nous mettaient le revolver sous le nez pour un oui ou pour un non. Je me rappelle un grand officier, habillé de noir, qui ne parlait pas français. Il avait un interprète, un alsacien, pour transmettre ses ordres. Il voulait une carriole avec un cheval afin de se rendre sur le front. L'interprète nous disait : "*dépêchez-vous ou il va tirer*". C'est monsieur LEROUGE qui s'est porté volontaire avec une carriole.

Lorsque l'ordre d'évacuer a été donné par les allemands, personne ne voulait partir, alors ce sont les s/s qui nous ont obligés à prendre la route. Tous ces gens n'avaient qu'une idée, venir voir ce que faisait le maire. On avait une charrette où tout le monde pouvait mettre quelques biens à l'intérieur.

Nous sommes donc partis en groupe et sur la route de PARIS, nous avons vécu notre premier mitraillage près de FRENOUVILLE. Nous avons eu 5 morts et de nombreux blessés. Suite à cette tragédie, nous n'avons pris que les petites routes où il fallait aussi faire très attention, les alliés bombardant même les chemins et bois.

Nous avons fait connaissance avec les alliés dans un village de Mayenne où le Maire nous hébergeait. A l'abri des bombardements, une personne a crié "*les américains*". Ils ressemblaient un peu aux Allemands avec leurs casques.

A notre retour sur CORMELLES, nous avons constaté que les maisons de mon beau-frère et de mes beaux-parents étaient restées debout. Notre ferme elle, a été complètement détruite. Nous avons donc habité chez mon beau-frère jusqu'à ce que nous obtenions un baraquement comme logement et un autre plus grand destiné aux bêtes. A notre retour, il ne nous restait qu'une seule vache. Très peu de familles étaient assurées contre les faits de guerre, les réparations étaient donc prises en charge par l'état.

Les mois passant et la vie se réorganisant, mon mari, redevenu maire reçut la visite de M. GUILLOUX, maire de CAEN. Celui-ci voulait le rattachement de notre commune à celle de sa ville. Bien entendu mon mari refusa avec l'aide de la population. *" Vous aurez l'eau courante, ainsi ! Dit M.GUILLOUX"*.

*" Nous l'avons depuis longtemps "* répondit mon époux. Quelque temps plus tard, malgré le refus de CORMELLES, les terrains dits " de la Guérinière " sont devenus territoire de CAEN, d'où surgirent dans un premier temps des baraquements destinés aux réfugiés de CAEN et ensuite, les immeubles du quartier dénommé LA GUERINIERE.

## TEMOIGNAGE DE: **M. DELAFONTAINE**

En 1940, je faisais parti du premier contingent du 243 ème régiment qui s'est formé à CORMELLES. Presque tous les soldats ont été envoyés en BELGIQUE où, malheureusement, une grande partie n'en est pas revenue.

Moi, je suis parti à ANGOULEME, ce qui m'a permis de ne pas être fait prisonnier.

Dans la caserne où nous étions, personne n'avait encore vu de soldats allemands. Notre surprise a été très grande de les voir ainsi, arrivés dans la cour de la caserne avec de belles chemises noires. La plupart d'entre nous se demandaient de qui il s'agissait. A voir la puissance de cette armée, nous étions obligés de reconnaître la discipline et la force du matériel de cette armée allemande. La cour aussitôt investie, ils nous ont demandé de leur remettre nos armes que nous venions, la veille, de recevoir dans notre paquetage. On était encore habillé avec une culotte de velours à rayures rouges et un blouson qui dataient de 1914. Après leur avoir remis notre armement, les Allemands nous donnèrent des plaquettes de chocolat que nous n'avons pas osé manger, de peur de nous faire empoisonner.

Avant notre départ, nous avons été rassemblés sur la place, permettant ainsi aux Allemands de faire sortir des rangs tous les Alsaciens afin de les enrôler de force dans leur armée.

Parmi les soldats français, il se trouvait des sénégalais avec qui les Allemands se comportaient très durement. Cela tenait au fait, que les Sénégalais égorgeaient les Allemands lorsque ceux-ci tombaient entre leurs mains. Sur la route, dans le défilé de prisonniers, si un Sénégalais tombait au sol, les Allemands le tuaient à coups de crosse. Pendant cette longue marche, des civils nous donnaient à boire ainsi que quelques morceaux de sucre pour nous reconforter.

Arrivés dans les camps de jeunesse, il a fallu recommencer l'entraînement du parfait soldat. Pendant 10 mois, nous nous sommes entraînés à la guerre avec des bâtons. Le sport, le travail sur les routes ou la fabrication du charbon de bois nous occupaient tous les jours. Après avoir été hospitalisé suite à une maladie, j'ai rencontré un commandant qui m'a accepté comme ordonnance. Je devais simplement rentrer tous les soirs au camp.

A mon arrivée à CORMELLES, je me suis aperçu que les Allemands qui vivaient dans notre commune, des vieux pour la plupart, étaient très corrects.

Le fait de vivre dans une commune agricole nous facilitait la vie. Beaucoup de personnes avaient leur propre jardin pour se nourrir. D'autres se déplaçaient pour aller chercher de la nourriture, parfois assez loin. C'est ainsi qu'un voisin allait jusqu'à CABOURG pour avoir un peu de viande. On tuait des animaux clandestinement. Cela se savait. On n'a donc pas souffert de la faim.

C'était aussi l'époque de la débrouille. Avec rien, il fallait faire un maximum de choses. C'est ainsi qu'avec du suif on pouvait fabriquer du savon. La commune avait distribué quelques jardins permettant ainsi, à ceux qui n'en disposaient pas, de pouvoir cultiver.

J'étais souvent réquisitionné pour ravitailler en eau les batteries antiaériennes de la D.C.A. situées dans les jardins ouvriers, ainsi que pour le transport d'obus.

Pour les gardes sur les voies ferrées que nous étions obligés d'effectuer, il y avait possibilité pour ceux qui en avaient les moyens, de payer des volontaires pour prendre leur place avec en plus le casse-croûte et la paie que ceux-ci auraient dû toucher.

Plus tard, j'ai participé à l'opération " Les asperges de Rommel " qui consistait à planter des pieux dans les herbages pour empêcher l'atterrissage des avions. Pour la pose de ces pieux, on avait une femme dans notre équipe qui était là pour évacuer la terre. Comme elle était très bien avec les Allemands, elle partait avec le soldat qui nous surveillait, nous permettant ainsi quelques minutes de repos. Une fois, alors qu'elle se trouvait avec l'un de ces Allemands, celui-ci avait laissé sa vareuse, son ceinturon et son pistolet sous ma garde. Au bout d'un moment, ayant revêtu la veste et le ceinturon, ne voyant plus de garde à proximité, je me suis mis à hurler quelques mots d'allemand en direction des civils qui travaillaient tranquillement. Aussitôt, tout le monde se remit avec vigueur au travail. Quelquefois, avec certains gardes, on pouvait faire du tir sur des boîtes de conserve du côté de MONDEVILLE.

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, nous avons compris tout de suite ce qui se passait. On s'y attendait tellement. L'espoir était d'être libéré le soir même. Malheureusement, ce ne fut pas le cas. On pouvait voir pendant les bombardements sur CAEN, qui était durement touchée, les pilotes des bombardiers, tellement ils volaient bas. La commune a reçu quelques bombes pendant cette période. Un obus de marine est tombé sur la route de SOLIERS sans éclater. Un autre est tombé sur le carrefour de la rue des Ecoles et de la rue du Monument. Je n'ai eu que le temps de pousser ma mère à terre pour, une fois relevé, m'apercevoir qu'un gros éclat se trouvait à sa place.

Pendant cette période, il fallait assurer le ravitaillement de la population, on partait en charrette à plusieurs hommes à travers champs afin de ramener de la farine destinée à fabriquer du pain.

Les Allemands après le 6 juin sont restés sur CORMELLES. Ils ont même obtenu du renfort. Les Cormellois sont restés calmes et gardaient l'espoir d'être libérés rapidement.

L'aviation alliée ayant lancé des tracts sur la route de Falaise, j'ai fait comme plusieurs personnes de mon entourage, j'en ai ramassé un. Deux motards allemands sont intervenus pour me fouiller. Je n'ai dû mon salut qu'au fait d'avoir jeté à terre le tract et d'avoir laissé le pied dessus pendant la fouille.

Peu avant notre départ en exode, les S/S sont arrivés avec un camion dans la cour de la ferme. Après avoir investi la cour, ils se mirent à courir après les poules et les lapins pour les tuer. Il y avait un cerisier avec des cerises pas trop mûres, Ils ne les ont pas cueillies, ils ont simplement coupé le tronc, encore petit, puis mis l'arbre rempli de cerises plus ou moins vertes dans leur camion. Tout le temps que dura ces rapines, nous n'avons pu que les regarder faire.

La veille du départ en exode, le Maire et quelques personnes devaient se rendre à une réunion des Maires de l'agglomération à SOLIERS. Devant le bombardement, ils ont été obligés de revenir sur CORMELLES. Après discussion, ils choisirent de partir par la route de Paris dans le but de rejoindre TROARN qui venait d'être libérée. Malheureusement, cela s'est très mal passé, puisque nous avons été mitraillés par les avions à deux queues. La première fois, ils pouvaient se tromper, mais pas à leur deuxième passage. Plusieurs Cormellois furent tués ou blessés. Mon cheval qui tirait ma charrette avait pris un éclat dans le ventre ainsi que les deux vaches que j'avais emmenées. L'une d'elles avait le ventre ouvert par un éclat d'obus alors que moi qui me trouvais à leur côté, je n'ai rien eu. De voir tous ces morts et ces bêtes tuées, c'était très triste. On ne voyait plus rien, que de la fumée. Dans les champs, un cheval affolé était tout seul. J'ai réussi à l'attraper et à l'atteler à la charrette. C'est à ce moment là que j'ai jeté dans le fossé tous les papiers de ma ferme.

C'est à ST SYLVAIN que nous nous sommes séparés des Cormellois. Nous nous sommes dirigés à OUILLY LE TESSON près de POTIGNY, où j'avais des cousins qui habitaient une ferme. On ne pensait pas que les combats allaient là aussi, arriver rapidement. Nous sommes donc repartis de OUILLY vers la HOGUETTE près de FALAISE. On était environ une cinquantaine. Mon cousin avait eu de la chance, puisqu'il avait gardé tous ses chevaux et ses vaches, alors on ne manquait pas de ravitaillement, surtout que l'on avait emmené nos moutons. De temps en temps, on pouvait donc tuer une bête. On avait avec nous un cuisinier de métier qui s'est fait un

plaisir de faire la cuisine. Les soldats continuaient de se battre dans la poche de Falaise pendant ce temps.

Les bêtes, il fallait les nourrir, alors on avait trouvé des prés dans un petit village au-dessus de PONT L'EVEQUE. Le paysan ne voulait pas d'argent, simplement un coup de main pour faire les foins. Tous les midis, on revenait manger avec le groupe et pour aller plus vite, on prenait les chevaux.

Un jour, nous avons croisé une automitrailleuse conduite par les S/S. Elle venait d'être mitraillée par les avions et venait de tomber dans le fossé. Aucun allemand du convoi qui passait devant eux ne voulait s'arrêter, ce qui leur aurait permis de les sortir de ce mauvais pas. Nous voyant avec nos chevaux, ils nous obligèrent à sortir le véhicule du fossé avec des fils électriques qui ont servi de longe.

Dans la ferme où nous étions, les S/S sont arrivés pour réquisitionner des gens afin de conduire des troupeaux de vaches en Allemagne. Mon cousin et moi-même nous sommes cachés dans des fourrés, mon père refusant de partir. Il avait déjà été prisonnier en 1914, cela lui suffisait. Alors, les S/S lui ont fait faire son trou en plein soleil et à la fin, je ne sais pas pourquoi, ils ne l'ont pas exécuté.

Lorsque nous sommes repartis de la HOGUETTE vers FALAISE, les anglais nous ont fait parquer pendant quelques jours dans une caserne pour freiner le flot des réfugiés et permettre ainsi aux alliés de monter au front.

Nous avons été dans les premiers à rentrer sur CORMELLES. A notre arrivée sur CORMELLES, nous avons vu les maisons ainsi que le château de la Guérinière détruits.

Comme on manquait de tout, on allait à la pyrotechnie prendre du matériel que les Allemands avaient abandonné. Moi-même je suis allé chercher un tombereau de savonnettes que l'on distribuait aux gens.

En temps qu'agriculteur, j'avais deux ou trois chevaux et quelques vaches que j'avais récupérées. Les vaches, ce n'était pas compliqué de les nourrir, on les lâchait dans la plaine. Les chevaux c'était plus difficile. Comme il y avait encore quelques récoltes qui tenaient debout, les chars ayant laissé quelques parcelles, on a donc pu faucher et ainsi récolter des grains. C'était ridicule, on trouvait partout des grenades qui se prenaient dans les lames de coupes, heureusement, aucune n'a explosé.

Sans parler des bombes et des obus que l'on trouvait partout. Certaines personnes ont été tuées comme cela. L'enlèvement de ces engins a été exécuté par des démineurs ainsi que par les prisonniers allemands de la pyrotechnie.

## Témoignage : de **M. LAY Louis**

### **LE FRONT STALAG 131 - Camp de prisonniers français de CORMELLES en 1940**

En 1940, je travaillais chez Plantivaud, Entreprise de travaux publics à CORMELLES. Avant l'attaque allemande du 10 mai, cette entreprise travaillait sur CORMELLES à la Pyrotechnie, à l'agrandissement et à la création des abris à poudre.

A l'arrivée des Allemands, tous les matériaux et matériel de cette entreprise se trouvaient sur les lieux. L'entreprise fut autorisée par les occupants allemands à récupérer ceux-ci et à les envoyer au siège, qui se trouvait à BOULOGNE BILLANCOURT.

Devenu camp de prisonniers français, les autorités allemandes autorisèrent quatre hommes, trois maçons et un chauffeur, à pénétrer dans l'enceinte pour l'évacuation qui dura plusieurs mois.

Pour ces travaux, ces quatre hommes étaient aidés par des prisonniers français. Tous les matins, le contremaître allait chercher dix prisonniers sélectionnés sur plus de 1500. Ils étaient logés dans des ateliers sur le bord de la route (actuellement, rue de l'industrie). Comme ils n'étaient pas nourris convenablement, la boulangère de MONDEVILLE, Mme TURPIN, me faisait gratuitement 10 gros pains que je portais à pied à ces dix prisonniers. Lorsqu'ils ont vu que j'apportais du pain tous les matins, pour ceux qui travaillaient, ils étaient à la limite de se battre entre-eux dans l'espoir d'obtenir la place de travail et ainsi leur boule de pain.

Ils avaient droit au pain mais aussi aux communications. Le midi, j'avais le droit d'apporter des bidons de cidre. Des chaudronniers avaient modifié l'un de ces bidons militaires. Ils l'avaient fendu en deux, une partie recevait du cidre, l'autre le courrier.

Plusieurs prisonniers se sont échappés. Il y avait un tout à l'égout qui a servi à de nombreuses évasions. Ils partaient du camp pour aboutir à l'emplacement actuel du parking Bosch à MONDEVILLE. De très nombreux soldats ont utilisé ce moyen d'évasion. D'autres sont sortis du camp habillés d'un bleu de travail qui ne servait que pour ça, entre nous trois. Je les emmenais dans des endroits qu'ils connaissaient



sur CAEN, un, au 81, rue du Gros Orme, un autre à l'angle du Boulevard Leroy et de la rue Villey Desmezerets. Un prisonnier s'est échappé avec l'un des camions qui apportait du charbon pour la chaufferie. C'était un vieux camion de 1914, un Liberty avec des pneus en bandages de caoutchouc. On avait levé la benne, mis sous le croisillon du camion un carton ainsi qu'un sac afin d'installer le prisonnier. La benne baissée, le camion sortit du camp. Au poste de garde, le soldat allemand montât sur le croisillon pour inspecter la benne, sans détecter le prisonnier. Un matelot n'a pas réussi à s'évader. Il en est resté à sa troisième évasion ratée. Un Français est sorti du camp avec un tuyau de poêle sous le bras, habillé du bleu de travail que l'on réservait à cet effet. Certains s'échappaient sans que l'on soit au courant. En arrivant au camp, l'Allemand de garde nous empêchait de passer, baïonnette au canon. Ceux qui s'échappaient avec notre aide, nous laissaient leurs vêtements que l'on coupait en lambeaux pour les jeter dans les coulées de béton lors de la construction des trémies à charbon.

De nombreux prisonniers ont été repris à la gare de CAEN. Voyant cela, mon père qui travaillait à la SNCF les faisait monter en gare de marchandises, puis les aidait à descendre dans la plaine où ils retrouvaient des personnes faisant partie du réseau de résistance.

A Noël 1940, des prisonniers m'avaient donné un peu d'argent dans le but de leur trouver à manger et à boire. Ma mère leur avait fait un lapin et donné du pain et avait réussi à obtenir des tickets de ravitaillement de travailleurs de force pour du vin.

Cet hiver a été très rude. Le petit pont de chemin de fer de MONDEVILLE avait de la neige du bas de ce pont jusqu'aux rails en raison des congères qui s'y étaient formées. Le chemin de MONDEVILLE (Boulevard de l'avenir) était recouvert de neige. Ce n'était qu'une étendue blanche dans la plaine, d'où il était impossible d'en deviner les chemins. Un matin, un employé de la chaufferie qui travaillait la nuit a été retrouvé sous la neige par les chiens des Allemands qui emmenaient les prisonniers en corvée. Des traces de sang dues à une varice qui avait éclaté avait indiqué aux Allemands qu'il s'était passé quelque chose d'anormal.

Les Allemands de ce camp n'étaient pas méchants. C'étaient des vieux de la Wermatch. Il y avait plus à craindre lorsque les S/S de la cartoucherie de MONDEVILLE venaient au camp. Ces jours là, les soldats de la Wermatch devenaient assez mauvais.

Les lits, placards, etc. des chambrées avaient été faits avec des planches de sapin du nord de l'Entreprise SAVARE.

La vie dans le camp était assez dure, mais ils partageaient à peu près tout, même le pain que je leur apportais. Même les malades faisaient la queue pour former le groupe

de dix pour travailler avec nous dans l'espoir d'avoir leur ration de pain. Je tiens encore à féliciter la boulangère, Mme TURPIN de MONDEVILLE, pour ce qu'elle a fait tous les jours pendant la durée du camp et gratuitement.

Les prisonniers partaient en corvée un peu partout, même dans les camps des S/S à MONDEVILLE. Suivant l'humeur des allemands, ils partaient à pied, en camion ou en chariot à cheval. Ils travaillaient la journée pour rentrer le soir.

L'état Major du camp se trouvait dans la maison à l'angle de la rue de l'industrie et du Calvaire.

Il y a eu plusieurs convois de trains qui venaient jusqu'au camp vers mars 1941, pour prendre les soldats français afin de les emmener vers l'Est de la France. Mon père savait plusieurs jours à l'avance, la formation de ces trains, alors il me chargeait de prévenir les prisonniers dans l'espoir qu'un certain nombre puisse s'évader.

Lorsque tous les prisonniers sont partis en Allemagne, nous avons été faire une razzia dans le camp. J'ai ainsi récupéré du bois qui m'a permis de faire des clapiers à lapins.

## **ATTENTAT SUR LA VOIE FERREE CAEN-CHERBOURG (près de MOULT) AU MOIS D 'AVRIL 1942**

Au mois d'avril 1942, je travaillais de nuit à la gare de MOULT au poste des signaux. Lorsque les trains arrivaient, je pouvais voir l'emplacement où ils se situaient par des petits voyants sur un tableau. Si un voyant s'allumait, cela voulait dire qu'il avait passé à tel endroit et que, quelques minutes plus tard, le signal suivant devait s'allumer lorsque ce train arrivait à tel autre endroit.

Cette nuit là, un train de permissionnaires allemands se fait connaître sur le tableau lumineux en arrivant près de MOULT, le signal rouge, puis l'avertissement en vert. Celui-ci restant toujours allumé, au bout d'un certain temps, je me suis dit qu'il s'était passé un problème. J'appelle le chef de gare, le réveille (il était 4 heures du matin) et lui dit que le train de permissionnaires n'était pas passé.

Peu après, nous apercevons le mécanicien de ce train qui arrive vers nous, complètement trempé, pour nous annoncer qu'il avait déraillé. Nous sommes donc partis avec notre brancard à la rencontre du train. La machine était couchée sur le côté. Les Allemands refusèrent notre aide et nous obligèrent à ne partir que deux ou trois heures après. Ils installèrent à l'avant et à l'arrière du train des mitrailleuses pour protéger les secours, d'un futur attentat.

Ils avaient installé les permissionnaires dans des wagons en bois, ce qui eut pour effet lors du déraillement de tuer de nombreux soldats, les planches de bois faisant office de baïonnettes.

Peu de temps après, un nouvel attentat eut lieu au même endroit. Heureusement, aucun de nous ne fût fusillé par les Allemands. Au deuxième attentat, les soldats étaient pour moitié dans des wagons métalliques, pour l'autre dans les wagons de bois. Comme ils revenaient de permission, les valises éventrées faisaient apparaître le linge, portefeuilles, saucissons, le tout mélangé avec des morceaux de chair humaine... C'était affreux. C'est à partir de cette période qu'ils ont mis des civils la nuit, pour garder les voies de chemin de fer.

# LA LIBERATION DE CORMELLES

La libération de CORMELLES commença lors du déclenchement décidé par le général MONTGOMERY de l'opération Goodwood (bon bois) le 18 juillet 1944 à 5 h 35

1056 lancasters et 26 marauders larguèrent 7 738 tonnes de bombes sur CAEN et la banlieue sud caennaise. Ce bombardement fut suivi de la plus spectaculaire bataille de chars de la campagne de Normandie.

CORMELLES a été libéré par le 2<sup>ème</sup> corps Canadien.

Le 19 juillet au soir, la tête de pont de Vaucelles part de FLEURY, s'avance en pointe vers ST-ANDRE puis redescend vers IFS en direction de CORMELLES. *" Ce 19 juillet nous sommes cachés dans les tranchées à CORMELLES. La ferme Wiskirchen brûle. Au carrefour du lavoir, la première patrouille Canadienne emmène deux prisonniers Allemands et c'est l'après-midi que le Highland et les Winnipeg arrivent pour se retrancher du côté de la pyrotechnie "*

Le 20 juillet, le sergent TEMPLE installe son bivouac à l'entrée de CORMELLES (actuellement près du collège Guillaume de Normandie)

A 18 h 00, la compagnie D tient la sortie de CAEN. A l'aile gauche, le CANADIAN SCOTTICH occupe CORMELLES où l'artillerie installe ses batteries pour pilonner la crête de BOURGUEBUS.

Le gros de l'armée Canadienne arrive à la Guérinière avec ses chars, ses chenillettes et ses camions. Il y a plus de 50 chars autour du château de la Guérinière. Un état-major est camouflé dans une tranchée route de CORMELLES. Il est fortement question d'évacuer les civils qui restent.

Le 20 juillet, BOURGUEBUS est pris.

Le total des pertes pour cette bataille est estimé à 2212 hommes pour ces 2 jours de combat, 47 officiers et 2138 soldats Allemands prisonniers

# OPERATION TOTALIZE

## 7 -8 AOÛT 1944

Pour forcer les lignes allemandes sur les crêtes de BOURGUEBUS, afin de lancer la bataille sur FALAISE, le général MONTGOMERY décide de déclencher l'opération TOTALIZE le 7 août 1944.

*"Nos canons sont en position à CORMELLES. L'Allemand nous bombarde tous les jours vers midi ou minuit.*

*"Dans nos tranchées, nous lisons le "MAPPLE LEA " édité à CAEN et nous sommes au milieu d'une concentration inimaginable de chars du 51 ème HIGHLAND, de la 4 ème DB Canadienne et de la 1ère DB Polonaise.*

Pendant les heures de détente, le grand bassin de l'usine de CORMELLES est devenu la piscine du régiment.

Le 8 août à 12 h 30, un fantastique défilé de forteresses arrive sur CAEN. *"Soudain, des points noirs se détachent des avions. Des bombes ! Comme des fous, nous sautons dans les tranchées. Le château de la Guérinière est en flamme, un camion renversé est la proie du feu, la plaine de CORMELLES est un enfer".* Lorsque les dernières forteresses s'éloignent, nos Jeep, roues en l'air, n'existent plus. Les munitions explosent partout, des morts gisent au bord des cratères.

Cette erreur tragique de bombardement causa la perte de 315 hommes dans la 1ère armée Canadienne, à la 3ème et à la 1ère division Polonaise.

Source: Mourir à CAEN-  
La bataille de CAEN (J-P. BENAMOU)